Péninsule n° 78 – 2019 (1)

Michel LORRILLARD[*]

LAKHON (« MUANG KAO ») : *une cité oubliée du centre-Laos*

INTRODUCTION

De plus en plus de touristes occidentaux s'arrêtent aujourd'hui dans la ville lao de Thakhek[1], séduits par son patrimoine architectural colonial et le charme désuet de sa place centrale, mais rares sont encore ceux qui s'aventurent en aval jusqu'au That Sikhottabong – ou That Sikhot – distant de 5,5 km à peine, en bordure immédiate du Mékong (ill. n° 1). Ce *stūpa*, que son nom même suffit à rendre important, reste avant tout un lieu de pèlerinage pour les voyageurs lao et thaïlandais en quête de mérites[2]. Si le monument est considéré localement pour être hautement sacré, il est toutefois curieux de

[*] Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient.

[1] La ville de Thakhek est le chef-lieu de la province de Khammouane. Elle est située à quelque 340 km en aval de Vientiane, en suivant la boucle du Mékong et la route n° 13 (sud), mais seulement à 240 km à vol d'oiseau, en traversant le territoire thaïlandais. L'endroit n'était encore qu'un petit village lorsque des Français commencèrent à s'y installer à partir de 1894, mais il devint rapidement le siège d'un Commissaire du gouvernement de l'administration coloniale. *Cf*. GOSSELIN, Capitaine, *Le Laos et le protectorat français*, Paris, Perrin et C[ie], 1900, pp. 120-121 ; GROSSIN, Pierre, *Notes sur l'histoire de la province de Cammon (Laos)*, Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933, p. 47.

[2] Sikhottabong est le nom d'un royaume légendaire (*cf. infra*), associé dans la conscience collective à un passé glorieux. Pour qualifier des vestiges historiques antérieurs à la fondation du royaume lao du Lān Xāng, placée traditionnellement au XIV[e] siècle, l'historiographie produite au Laos depuis une cinquantaine d'années fait référence à deux périodes : celle de Say Fong (culture angkorienne ; la région de Vat Phu étant mise à part) et celle de Sikhottabong (culture mône). Au début du XX[e] siècle, le That Sikhottabong n'était pas désigné autrement que par les mentions de « That de Lakhon Kao » ou « That de Muang Kao », mais il semble avoir été associé au Vat Simoungkhoun de la carte de P. Grossin en 1932 (*cf. infra*). Le nom originel du *stūpa* paraît perdu.

constater à quel point son histoire est en fait méconnue[3]. On ignore en particulier le fait qu'il occupe une position centrale dans un espace maintenant peu habité, mais qui correspondait autrefois à une des plus importantes cités du royaume du Lān Xāng – Lakhon – nom lui-même oublié, et auquel s'est substitué depuis plus de 150 ans celui de « *muang kao* » (ville ancienne). En l'absence de toute information disponible, il faut aujourd'hui, pour reconnaître certains aménagements de ce site singulier, le parcourir à pied, interroger les rares riverains et s'enfoncer parfois profondément dans la végétation. Sur une vaste superficie que borde à l'ouest le fleuve, il est alors possible de rencontrer un nombre insoupçonné de ruines et de vestiges anciens, parmi lesquels des temples, des images de Buddha en maçonnerie, des *stūpa*, des puits, des fours et même des fragments d'inscriptions (ill. n° 2-3)[4].

Le nom « Lakhon » est une variante régionale du mot thai/lao « *nakhon* » (pāli/sanskrit : *nagara*) qui désigne tout simplement la ville, la cité, voire un centre de pouvoir plus large. À l'évidence, cette qualification ancienne est historiquement significative. Elle ne désignait pas une localité secondaire, mais bien un *muang* reconnu pour avoir un rôle géopolitique prépondérant dans cette partie de la vallée moyenne du Mékong. Le souvenir de cette ville semble pourtant s'être estompé depuis longtemps. Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, les premiers Français qui explorent la région ont bien connaissance de son existence, mais ils ne paraissent pas avoir pris la mesure de son importance passée. Les membres de la Commission d'exploration du Mékong, en 1867, puis Jules Harmand, en 1877, limitent leurs descriptions au *muang* Lakhon de la rive droite du fleuve (l'actuelle ville thaïlandaise de Nakhon

[3] Le cas du That Luang de Vientiane est très similaire (*cf.* LORRILLARD, Michel, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, vol. 90-91, 2003, pp. 289-348), comme si ces monuments avaient un caractère intemporel. La nature même de ce que le reliquaire, à l'origine, est censé contenir, est ignorée. Des traditions datant du début du XX^{e} siècle évoquent la dépouille du Phraya Sikhottabong ou une dent du Buddha, mais celles-ci sont aujourd'hui largement oubliées.

[4] Les limites en amont et en aval de cette ville se situent respectivement à 2 et 7 km environ au sud du centre ancien de Thakhek, mais la concentration la plus importante de vestiges se trouve autour de l'embouchure et des derniers méandres du Huay Simang, à 5 km de ce même centre. D'autres zones de vestiges sont localisées un peu en retrait du fleuve.



Ill. n° 1. That Sikhot face ouest



Ill. n° 2. Autel d'un temple abandonné



Ill. n° 3. Ruines d'un stūpa

Phanom) est alors l'un des sièges du pouvoir siamois dans la région[5]. À cette époque, et ce jusqu'à la fin des années 1880, le contrôle de Bangkok s'exerce de fait également sur une grande partie de la rive orientale du Mékong, empiétant sur l'ancienne zone d'influence du Vietnam, voire de la Chine – et il n'est plus question depuis environ un siècle de pouvoir lao indépendant, avec la soumission en 1779 des trois grandes entités politiques de Vientiane, Luang Prabang et Champassak à l'autorité du roi Phya Taksin, puis à celle de la dynastie Chakri.

[5] Louis DELAPORTE (*Le Tour du Monde*, 1871, second semestre, pp. 359-376) et Francis GARNIER (*Voyage d'exploration en Indo-Chine*, 1885, pp. 222-228) donnent deux relations différentes de leur séjour à Lakhon. Le premier insiste surtout sur des anecdotes qui donnent un ton vivant à son récit, mais il n'évoque pas la ville en ruines de la rive gauche. Le second indique simplement que « La Commission quitta Peunom le 24 février et continua sa route vers Lakhon, important chef-lieu de province situé, comme tous ceux que nous devions rencontrer dans le Laos siamois, sur la rive gauche du fleuve [sic : la suite du texte montre bien qu'il s'agit en fait de la rive droite]. Le Muong, ou résidence du gouverneur, se trouvait autrefois sur la rive opposée un peu en aval de l'emplacement actuel, et l'on y retrouve encore quelques vestiges intéressants ». En quittant Lakhon dix ans plus tard et en passant sur la rive gauche, J. HARMAND (« Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine », deuxième partie, *Le Tour du monde*, 1880, premier semestre, p. 260), note quant à lui qu'« En s'éloignant des bords du fleuve, la campagne devient plus sauvage : on voit bien qu'autrefois il y a eu là de grandes cultures ; de nombreux indices trahissent l'existence oubliée d'anciens villages. Mais aujourd'hui les arbres fruitiers sont morts, les rizières se sont transformées en marais incultes, et la solitude s'est étendue partout, peut-être à la suite de la guerre de 1830-31 entre les Annamites et les Siamois ».

I. LAKHON ET L'EXPANSION SIAMOISE : LE PROBLÈME DES SOURCES

Nous n'avons guère d'informations sur ce qui s'est passé sur la rive gauche du Mékong durant le second tiers du XIX[e] siècle – les témoignages contemporains sont rares et difficilement accessibles[6] – mais les documents postérieurs parlent d'une période de dépeuplement massif au profit de la rive droite du fleuve. Tous les territoires en contact direct avec le Vietnam auraient alors rapidement été vidés de leurs habitants, toutes ethnies confondues[7]. En

[6] Nous ne disposons pas de témoignages écrits proprement lao pour cette époque et cette région, mais il est probable que des documents vernaculaires provenant de la rive gauche du Mékong puissent être encore retrouvés dans les archives conservées au Vietnam. Les sources vietnamiennes elles-mêmes, lorsqu'elles auront été pleinement exploitées, devraient encore nous livrer des informations sur les relations avec le centre-Laos du XVII[e] au XIX[e] siècle (*cf.* TRAN VAN Quy, « The Quy Hop Archive : Vietnamese-Lao relations reflected in border-post documents dating from 1619 to 1880 », [*in*] Mayouri NGAOSRIVATHANA & Kennon BREAZEALE, eds., *Breaking New Ground in Lao History*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2002, pp. 239-259). Quelques dizaines d'entre-elles ont déjà été traduites en lao, mais n'ont pas encore été analysées (TRAN VAN Quy & Houmphan RATANAVONG, eds., *Historic Relationship between Laos and Viet Nam through the Quy Hop Documents – XVII-XIX Centuries*, Vientiane, Institute for Lao Cultural Research & Institute of Southeast Asian Studies, 2000, 334 p., en lao). Un certain nombre d'archives thaïlandaises, jusqu'ici encore peu étudiées, devraient également nous permettre de préciser le contexte historique. Une bonne introduction sur le sujet nous est fournie au chapitre deuxième de BREAZEALE, K., *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, PhD thesis, Oxford University, 1975, 335 p.

[7] Lorsqu'il chemine en octobre 1890 de Sakorn Nakhon au That Phanom, à quelques dizaines de km en aval de Lakhon / Nakhon Phanom, le capitaine de MALGLAIVE relève que « Les familles qui donnent à Sakhôn [Sakorn Nakhon] ses Tiaos [nobles] sont originaires de l'autre rive du Nam Kong [Mékong]. Ce sont des Lao-Nio, venus de Pou Houa. Le Siam les a préposés au gouvernement des biens et même des personnes d'une foule de Kha et de Pou Thaï, arrachés aux territoires de la rive gauche. Ces gens ont été importés ici autour des 'Nong Han' ou lacs intérieurs, à la suite des razzias incessantes que les bandes siamoises ont exercées dans les muong vassaux de l'Annam, à la barbe et à la honte de leur suzerain » (*Mission Pavie Indo-Chine 1897-1895 — Géographie et voyages IV — Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indo-Chine*, 1902, Paris, Ernest Leroux éditeur, pp. 65-66). Un des premiers administrateurs de Thakhek, le capitaine Gosselin, se fonde sur une lettre du capitaine Rivière (autre membre des missions Pavie) lorsqu'il rapporte qu'« En 1828, les Siamois envahissent le royaume de Vien Chan, détruisent la capitale, massacrent une partie des habitants, et emmènent le plus grand nombre d'entre eux sur la rive droite du fleuve. Les Annamites, sollicités par leurs vassaux, passent la montagne pour venir à leur secours. Leurs deux rencontres avec les Siamois ne furent pas, si nous en croyons l'histoire racontée de tous côtés, très heureuses. Ces combats eurent lieu à Knong Ma [apparemment dans l'actuelle province de Borikhamxai] […] et à Ka Deng [à quelques dizaines de km à l'ouest de Lakhon / Thakhek], sur la route de Na Kai à Qui Hop. Le résultat fut indécis. Les Annamites n'insistèrent pas d'ailleurs ; ils ne tenaient pas énormément à ces pays que, dans leur orgueil de race, ils jugeaient habités par des sauvages. La plus grande partie de la population fut donc obligée de

1827, les annales vietnamiennes montrent qu'une certaine activité s'était maintenue dans la partie riveraine orientale de Lakhon jusqu'au déclenchement de la guerre avec Vientiane, même si la présence proprement siamoise se concentrait alors surtout sur la rive occidentale[8]. C'est sur cette dernière que semble avoir également résidé le gouverneur de la ville jusqu'en mai de cette même année. Celui-ci suivit ensuite Chao Anou, dont il était l'un des meilleurs soutiens, dans sa fuite en direction de la zone frontalière avec le Vietnam, où ils eurent à patienter plusieurs semaines avant d'être autorisés à traverser et à trouver un abri plus sûr et confortable[9]. Il est fort probable qu'après le retour de Chao Anou à Vientiane en août 1828, sa tentative catastrophique de défaire les Siamois, sa seconde fuite et enfin sa capture en pays phouan, la partie la plus ancienne et la plus importante de Lakhon ait eu à subir les mêmes mesures de représailles que la capitale du Lān Xāng, c'est-à-dire des destructions massives et la déportation totale des habitants qui n'avaient pas encore pris la fuite. Il est difficile de s'expliquer sinon une telle ruine de l'endroit, plus importante encore que dans tout autre *muang* lao – même Vientiane reconnue pour avoir été rasée par les troupes de la dynastie Chakri. Dans l'état actuel des recherches, alors que les archives siamoises nous donnent un certain nombre d'informations sur les dispositions prises par Bangkok à partir de juillet 1831 à l'égard des territoires lao de la rive gauche

suivre les Siamois sur la rive droite du Mékong, et le pays resta, pour ainsi dire, inhabité pendant quelque temps » (*Le Laos et le protectorat […], op. cit.*, pp. 80-81).

[8] Il existe pour la période allant du 30 mai 1827 au 31 janvier 1828 une compilation de documents historiques vietnamiens relatifs au conflit siamois-lao effectuée par Ngo Cao Lang, intitulée *Quốc triều xử trị Vạn Tượng sự nghi lục [Journal of our imperial court's actions with regard to the incident involving the Kingdom of Ten Thousand Elephants]*. Celle-ci a été éditée, présentée et commentée par Mayouri et Pheuiphanh NGAOSRIVATHANA sous le titre *Vietnamese source materials concerning the 1827 conflict between the Court of Siam and the Lao Principalities*, Tokyo, The Toyo Bunko, 2001, 2 vol. Les références à Lac-hoan (Lakhon) sont alors très fréquentes et il apparaît bien, en fonction du contexte, que ce nom s'applique le plus souvent à la partie située sur la rive gauche. En décembre 1827, alors que de nombreux événements ont déjà bouleversé la vie locale, un rapport signale que « Chieu But of Lac-hoan said that his town is divided into two parts. One part is located on the south bank of the Mekong River [la rive occidentale], the other on the north bank [la rive orientale]. Presently, Phoc Lai-Di-Linh, a Siamese commander, has invaded and occupied the south bank of the Mekong River with Siamese and Lao forces, and a portion of the people and belongings of this area have been captured by them. The people of the north bank of the Mekong River has been forced to flee with their belongings to Tam Dong [près de la frontière vietnamienne] to live with Phoc Kham » (p. 168). Il résulte de cette occupation sur les deux rives une confusion qui a affecté jusqu'à présent l'identification de Lakhon, systématiquement associée à Nakhon Phanom. Pourtant, cette dernière se situe à quelques km en amont et pourrait déjà être identifiée au site de « Khon Phan » mentionné par la compilation (*ibid*, p. 131).

[9] *Ibid.*, pp. 51 et 121.

du Mékong situés entre la Sé Bang Hiang et la Nam Kading, il semble toutefois que le cas spécifique de Lakhon ne soit pas renseigné. Cela est d'autant plus surprenant que les importantes actions politiques et militaires menées dans cette région furent alors organisées à partir de ce qui allait devenir la ville de Nakhon Phanom même – presque en face de la vieille cité – dont le Phra Sunthon, un commissaire spécial venu de Yasothon, venait de devenir le gouverneur[10]. Est-ce à dire que le sort de l'ancien Lakhon fut définitivement scellé entre fin 1828 et début 1831, ou que l'importance de la ville avait déjà été fortement réduite depuis plusieurs années ?

Dans son long article synthétique sur l'histoire du Muang Nakhon Phanom de *l'Encyclopédie de la culture thaïe, région issane (ou nord-est)*[11], Surachit Chanthrasakha rapporte qu'en 1765/1766, un dignitaire du nom de Khamsing[12] reçut de Vientiane le gouvernement du centre politique du centre-

[10] Pour cette époque et cette région, les documents utilisés par K. Breazeale (*op. cit.*) n'évoquent jamais d'une façon explicite la ville ancienne de Lakhon, alors qu'ils font référence à d'autres *muang* de la rive gauche. L'historien américain indique que « Preocupped with reorganising the towns of the right bank of the Mekong as well as with resettling thousands of prisoners of war captured during the 1828 Wiangchan campaign, Bangkok did not turn her attention immediately towards the middle left bank [c'est-à-dire les terres arrosées par les affluents Bangfai, Banghien et Kading] » (p. 18). Les sources vietnamiennes montrent pourtant que cette région eut un rôle essentiel dans le conflit, puisque c'est par elle que la résistance lao et l'influence annamite s'exerçaient le plus fortement. La première tâche du nouveau gouverneur de Nakhon Phanom aurait alors été d'évacuer la vieille ville de Mahachai [Mahaxai], à une quarantaine de km à vol d'oiseau à l'est de Lakhon. En réaction sans doute à cette mesure, « In early 1833, Vietnamese soldiers established a camp on the Mekong directly opposite Nakhon Phanom » (p. 19). Durant la vingtaine d'années qui suivirent, de nombreuses actions furent encore menées par les armées siamoises sur la rive gauche du Mékong, conduisant à de nouvelles déportations, y compris de Vietnamiens. L'objectif était alors clairement de rendre cette région totalement désolée, notamment sur le plan des subsistances.

[11] *Saranukrom Watthanatham Thai Phak Issan, Lem 6*, pp. 1954-1976. Plusieurs types de sources sont utilisés par l'auteur. Toute la première partie du texte se fonde cependant sur des matériaux ou des données historiquement très discutables, dont la pertinence n'est jamais mise en question. Un procédé encore plus critiquable est la modification ou la réinterprétation du contenu des sources, comme le récit du Hollandais Gerrit van Wuysthoff. L'auteur fait par ailleurs fréquemment état de catégories de documents qu'il ne référence pas de façon précise, ainsi des *Tamnan* ou des *Phongsavadan*, ce qui le conduit à des extrapolations. Pour la période allant du second tiers du XVIII^{e} siècle à la fin du XIX^{e} siècle, il utilise principalement la *Chronique de Nakhon Phanom*, rédigée en 1914 par le Phraya Chanthaprathetthani (ou Ngon Kham Phrom Sakha) et publiée dans le *Prachum Phongsawadan Phak thi 70* (pp. 204-217), qui se base elle-même sur des sources difficilement identifiables.

[12] Selon Surachit Chanthrasakha, Khamsing venait juste de succéder à Thao Eo Kan qui gouvernait cette région depuis 1738. Celui-ci aurait également été le premier à adopter le titre transmissible de « Phra Borom Racha », qui se substitua à celui de « Phraya Khotrabun » porté jusqu'alors. Il est toutefois difficile de prouver l'historicité de cette dernière assertion,

Laos qui se trouvait à ce moment-là sur la rive gauche du Mékong, à l'emplacement de Lakhon, nouvellement rebaptisé Marukkhanakhon[13]. Au bout d'un an, il fut cependant attaqué par Ku Kaeo, son beau-frère et fils du précédent gouverneur de la région, qui réussit à s'emparer de la ville grâce à une importante armée de soldats vietnamiens gagnée à sa cause par la ruse[14]. Celle-ci subit cependant une défaite cuisante lorsqu'elle essaya de franchir le fleuve. En dehors de toute logique, puisqu'il était vaincu, Ku Kaeo fut quand même reconnu par Vientiane comme le nouveau gouverneur du centre-Laos, avec le titre désormais afférent de Phra Borom Racha. Cette tradition, qui semble reposer sur des fondements historiques assez faibles, rapporte que le centre du pouvoir aurait alors été déplacé sur la rive droite du Mékong, à une quarantaine de km en aval, à peu de distance du That Phanom. Le destin de Ku Kaeo se trouva ensuite mêlé à des événements historiquement attestés, puisqu'il fut obligé de fuir en 1779 sur la rive gauche du Mékong, consécutivement à la défaite du souverain de Vientiane contre le nouveau pouvoir siamois de Thonburi et à la réduction à l'état de vassalité de tous les *muang* lao installés sur les deux rives du Mékong. Il décéda la même année et fut remplacé par son fils, le Phra Borom Racha Phromma, qui transféra une nouvelle fois vers l'amont la ville de Marukkhanakhon, un peu au-dessus de l'ancien Lakhon, où elle aurait reçu en 1786 le nouveau nom de Nakhon Phanom[15]. En 1795, le roi de Vientiane Chao Nanthasen fut accusé avec Phra Borom Racha Phromma de connivence avec les Vietnamiens et tous deux furent appelés à Bangkok où ils moururent peu de temps après. Le gouvernement de Nakhon Phanom fut alors confié, à partir de 1796, au beau-

apparemment fondée sur la lecture restituée et conjecturale du texte d'une stèle inscrite du That Phanom, datée de 1614, qui mentionnerait le nom « Sikhotrabong » (*cf.* POONOTHOKE, Dhawaj, *Silacareuk Isan*, Bangkok, 1987, pp. 304-307). S. Chanthrasakha semble penser également que l'installation à Lakhon, autour du Phra That Sikhottabong, ne se fit qu'en 1738, et que le centre précédant du pouvoir était plus au nord, autour de l'embouchure de la Nam Hin Boun. Il paraît donc croire que c'est ce dernier endroit qu'aurait visité le Hollandais van Wuysthoff, en 1641, ce qui est évidemment une erreur.

[13] Ce nom apparaît également dans la chronique de l'*Urangkhathat* (histoire du That Phanom) qui est légendaire, mais il semble qu'il soit historiquement attesté dans la région pour la période classique du Lān Xāng (*cf. infra*).

[14] Le *Chot May Het Yo Vieng Chan* ou « Chronique courte de Vientiane », dont il existe plusieurs recensions, semble apporter un écho à cet événement, sans en préciser toutefois le contexte, puisqu'elle rapporte simplement qu'en (1)129 de l'ère *culla*, année (*meung*-)*kai*, les Kaeo (Vietnamiens) défont le Muang Lakhon. Le verbe « *māng* » qui est employé peut signifier également la destruction complète de l'endroit. Dans ce contexte, une telle action n'aurait cependant pas eu de sens et aurait été contraire aux intérêts vietnamiens.

[15] Cette assertion est difficile à confirmer, car si l'on s'en tient aux premières cartes de la région (y compris siamoises) et aux sources étrangères françaises et vietnamiennes, le nom de Lakhon désignant Nakhon Phanom subsiste jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle.

frère de son prédécesseur qui devint le Phra Borom Racha Sutta. Des dissensions apparurent cependant au sein des grands dignitaires et certains vinrent s'installer sur la rive gauche, d'où ils continuèrent à marquer leur opposition. Un accord fut trouvé en 1801 et toutes les parties prêtèrent finalement serment d'allégeance au pouvoir siamois devant le That Sikhottabong[16], c'est-à-dire au centre de l'ancien Lakhon. Phra Borom Racha Sutta décéda en 1804 et fut remplacé par le Phra Borom Racha Oun Muang, qui disparut à son tour six mois plus tard. C'est le Phra Borom Racha Mang qui lui succéda en 1806, sur la demande de Chao Anou qui ne régnait alors à Vientiane que depuis deux années. Il gouverna 22 ans sur le *muang* Lakhon / Nakhon Phanom, jusqu'à sa fuite vers le Vietnam en compagnie du dernier souverain de Vientiane.

Il est intéressant de noter que dans les annales vietnamiennes actuellement à notre disposition, la première lettre envoyée par Chao Anou aux autorités annamites pour justifier son action et demander de l'aide fait précisément référence à la situation de Lakhon comme l'un des principaux motifs de l'insurrection lao. Il y est alors question d'une invasion siamoise de la ville (on suppose qu'il est question de la rive gauche) quelques années plus tôt et d'une déportation de la population[17]. S'agissait-il d'une conséquence de la défaite de 1779 ou de mesures de représailles prises après les suspicions de trahison du Phra Borom Racha Phromma en 1795[18] ? Dans les deux cas, il n'apparaît pas que la ville même ait eu rudement à souffrir de ces événements.

II. Le temps des constats

Les destructions perpétrées dans Lakhon rive gauche furent en tout cas partiellement constatées à la fin du XIX^{e} siècle, en même temps qu'était

[16] L'emploi de ce nom par l'auteur de l'article paraît également être un anachronisme.

[17] *Vietnamese source materials* (*op. cit.*, vol. 1, p. 50) : « On the 11th day of this month [June 5, 1827], the chief of Quy Hop military post forwarded a letter from the King of the Ten Thousand Elephants together with two letters from the chiefs of Lac-hoan and Tam Dong [to the provincial capital of Nghe-an, Vinh]. Once translated, the King's letter read: 'Some years ago, the King of Siam invaded the hamlet of Lac-hoan, part of the Kingdom of Ten Thousand Elephants, and forced its people to relocate to Siam. Afterwards, I was granted an audience with the King of Siam, at which he agreed to return those people. During the second month of this year [late February-March 1827], I came with my sons La-xa-bong [Chao Ratsavong] and Xuat-thuy-San [Chao Southisane] and my followers to attend the funeral of the deceased mother of the King of Siam. After the ceremony, I returned to my country through the towns of Muong Con-Nat and Muong Con-Cuong. The people of those areas, as well of those of Lac-hoan, who had been forcibly resettled in Siam in years past, all joined me […]' ».

[18] Ce sont les deux principales raisons données par Mayoury et Pheuiphanh Ngaosrivathana (*Vietnamese source materials […]*, *op. cit.*, vol. 2, p. 9).

exprimé pour la première fois le souvenir de l'importance passée de la ville. Le 18 janvier 1884, Top et Khim, deux des assistants khmers d'Étienne Aymonier – qui dirige alors des recherches de vestiges anciens dans une grande partie de la vallée moyenne du Mékong – s'arrêtent dans l'« ancien Mœuong de Lokhon » (noté « Mœuong Kao Lo Khon » dans la carte qui accompagne le texte, alors que la nouvelle ville de la rive droite est notée « Mœuong Lokhon »), qui ne compte alors qu'une quinzaine de cases. Plus haut et sur l'autre rive, où ils auront ensuite à faire viser leurs lettres et leur passeport par les autorités locales, ils compteront environ 300 cases. C'est à l'évidence l'actuel That Sikhottabong qu'ils découvrent d'abord dans une pagode en état de désolation, où « se dresse une petite ruine laocienne, un Phra Satho ou Sathup (Stoupa), pyramide massive en briques à trois gradins, dont le soubassement carré mesure 15 mètres environ de côté et qui est couronné par un *balang* ou autel »[19]. Comme tient alors à le préciser Aymonier : « Ce monument entouré d'une rangée de *sanlek sêma*, pierres plates tenant lieu de murs d'enceinte, atteste l'ancienne prospérité de Lokhon et fait ressortir les exigences barbares de la domination siamoise »[20].

L'étape suivante de la redécouverte de cette ville ancienne se situe en 1911-1912, alors que le Laos est devenu depuis 1893 un protectorat français et que le petit village de Thakhek, situé à quelques kilomètres en amont de Lakhon, est devenu le siège d'un Commissariat du gouvernement. Henri Parmentier, qui est chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient, effectue alors une étude du patrimoine architectural lao depuis les chutes de Khone jusqu'à Luang Prabang et Xieng Khouang. Il remarque que « Du vieux Lakhon il subsiste de nombreux vestiges mais (que) peu sont en assez bon état pour en justifier l'étude »[21]. Son souci principal étant d'établir des relevés et de procéder à des descriptions précises, il limite alors essentiellement son analyse à « un beau *that* dressé au bord du fleuve qui, en ce point, semble avoir rongé sa berge (ill. n° 4). Il y a là les traces d'un groupe considérable dont le

[19] AYMONIER, Étienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Ernest Leroux, 1895, tome 1er, pp. 241-242.

[20] *Ibid.* Il est utile de préciser qu'au moment du passage des assistants d'Aymonier, comme le précisent leurs notes et comme l'attestent également les archives siamoises et la base inscrite d'un Buddha en pierre du Vat Okat de Nakhon Phanom, le gouverneur de la place portait depuis 1855 au moins le titre transmissible de Phra Phanom Nakharanurak (sathibodhi) Sri Khottabun (ou Khottabong) Luang et était alors considéré comme le Chao Muang Nakhon Buri Rachathani, appellation redondante (le mot ville y apparaît sous quatre formes) mais qui montre l'importance de l'endroit. *Cf. Saranukrom …* (*op. cit.*), pp. 1963-1966.

[21] PARMENTIER, Henri, *L'art du Laos*, Paris, EFEO, PEFEO vol. 35, 1954. Nous utilisons ici la réédition révisée par Madeleine Giteau en 1988, pp. 135-136.

that formait, sinon le centre, au moins le point le plus important »[22]. Il faudra, pour avoir quelques détails supplémentaires sur l'ensemble du site, se référer à la grande synthèse sur les formes architecturales de l'Asie qu'il publie peu avant sa mort à l'intention d'un plus large public. Il y précise alors que :

> Sur la rive française, la ville de Thakhek s'est substituée à l'ancien Lakhon. Cette ville paraît s'être étendue sur une lieue environ [4 ou 5 km] en suivant l'arc de cercle concave du fleuve. Un *that* important semble en avoir formé le centre et aux environs les traces d'édifices sont nombreuses, près d'une soixantaine. La ville paraît plus ancienne que Vientiane et peut-être que Luang Prabang, et plusieurs de ses statues ruinées y présentent des reprises d'enduit considérables, qui décèlent un long entretien. Fut-elle moins riche ou plus ravagée que les autres ? On n'y trouve aucune trace de ces images de métal qui ailleurs sont si nombreuses ; et cependant les collectionneurs n'ont jamais sévi en ce lieu, alors qu'ils ont pillé les autres points cités. On n'y rencontre pas également de ces Buddhas parés qui eurent une telle vogue chez les Siamois et les Birmans et dont nous avons trouvé des exemples remarquables, même au Tran-ninh. Le type du *vat* fut différent en cette ville de celui de Vientiane qui n'en est cependant pas à plus de 200 à 250 kilomètres par la route aisée du fleuve. Les piliers ronds ou octogonaux, plus que rares à Vientiane, mais courants à Luang Prabang et au Tran-ninh, dominent ici. Une disposition qui paraît fréquente met un *that* en arrière du *vat*. Quant aux orientations, ce sont celles [de l']Est qui dominent, bien qu'elles amènent ainsi les édifices à tourner le dos au fleuve qu'ils regardent plutôt dans les villes mentionnées. Les *thats* montrent à égalité les deux types, en carré redenté et en octogone. Nous ne décrirons pas ces vestiges, trop ruinés pour être d'un enseignement vraiment utile. Signalons seulement au V. Phra Nai, près de la berge et assez loin au sud du *that* principal, un gigantesque Buddha en maçonnerie dont il ne reste plus qu'une partie de la tête qui, si on le compare à ceux de Vientiane, révèle pour la statue assise et le piédestal une hauteur de 12 mètres, presque un tiers de plus que les statues les plus grandes de cette ville.[23]

Avec le recul, l'un des points les plus importants à retenir de cette analyse, en plus de l'ancienneté reconnue de la ville, est peut-être la distinction qui est faite entre l'importance du travail de maçonnerie, qui n'a rien à envier aux trois autres grands centres des anciens royaumes lao et phouan (Xieng Khuang), et la pauvreté de la statuaire en bronze, qui ne peut alors se justifier

---

[22] *Ibid.*

[23] PARMENTIER, H., *L'art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient*, Paris, Vanoest, 1948, pp. 174-175.



Ill. n° 4. That Sikhot, 1911 (Parmentier, H., op. cit.)

par une production concurrente de grandes et belles images en bois (comme à Luang Prabang) ou d'une statuaire en pierre (comme à Phayao au Lān Nā). Il y a là un problème à résoudre touchant à l'histoire de la culture matérielle de la région, d'autant plus que celle-ci était riche en mines d'étain et de cuivre.

Quelques années après le premier passage d'Henri Parmentier, un autre architecte de l'EFEO, Charles Batteur, se rend à son tour dans le « *muang kao* » de Thakhek et apporte de nouvelles informations. En 1923, il précise à propos de cette ancienne ville que :

> Ses limites sont formées, à l'O. par le fleuve même, et, aux autres points cardinaux, par des remparts et fossés dont le plan d'ensemble paraît suivre une courbe flanquée d'épis. Mais l'embroussaillement épais et le grand nombre de coupures dans ce que je nomme remparts ne m'ont pas permis de notations précises. Ces remparts, du fleuve au fleuve, peuvent mesurer 5 ou 6 km. Ils ont de médiocres proportions, mais paraissent avoir été entièrement construits en briques. Ces matériaux ont les dimensions et la qualité de ceux que l'on rencontre couramment dans les ruines laotiennes, dans les remparts de Vieng

> Chan notamment. […] Partout ailleurs ne se rencontrent que des ruines totales de très nombreux édifices en briques, dont ce qui subsiste révèle des temples et des stūpas du canon laotien. […] Des débris de grandes statues, semblables à celle dont il a été question ci-dessus, se trouvent alentour. Les matériaux de ces édifices sont analogues à ceux des remparts. Cependant, dans les ruines de quelques-uns des stūpas, j'ai remarqué des fragments de terre cuite [briques], peu nombreux d'ailleurs, dont les échantillons, entiers, pourraient mesurer, en centimètres, 55 x 35 x 10. Des matériaux de cette dimension ou sensiblement, sont encore en œuvre dans le soubassement du stūpa monumental signalé ci-dessus.[24]

Il semble, par ailleurs, que ce soit Batteur qui ait pour la première fois relevé d'une façon explicite la présence d'une intéressante décoration en mortier, sur laquelle Parmentier donnera ensuite quelques détails, probablement à partir des photographies prises par le premier[25].

La configuration de la ville ancienne restait jusqu'alors très vague. En novembre 1932, la direction de l'EFEO, tenue au courant depuis plusieurs mois déjà des travaux de restauration du principal *stūpa* de Muang Kao (l'actuel That Sikhottabong) menés par le Commissaire du gouvernement Pierre Grossin, reçoit de la part de ce dernier un plan de la zone riveraine du Mékong – depuis Thakhek en amont jusqu'au Muang Soum en aval – localisant l'emplacement de 39 temples portant un nom (ill. n° 5)[26]. Le fonctionnaire disposait alors d'une chronique du Muang Kao qu'il avait fait rédiger par le supérieur du temple associé au *stūpa* et qu'il avait envoyée dès le mois d'août de la même année à l'EFEO[27]. Ce texte sans titre, écrit sur papier européen, mais présenté comme « une copie de l'histoire du that de Muang Khao, plus exactement de l'histoire légendaire du royaume de Sikhot », contenait un passage où il était question de la fondation par le Phaya Sikhot, fuyant le grand royaume de Mattabong (variante du nom Sikhottabong), du « Muang Kao ». Dans cette cité auraient alors été immédiatement construits 58 temples dont la chronique liste les noms. Charles Archaimbault, qui, dans le cadre d'une vaste étude sur les traditions légendaires du centre-Laos, a publié et traduit le texte, indique dans une note

---

[24] « Chronique », *BEFEO*, t. XXIII, 1923, pp. 545-546.

[25] *Ibid*. ; PARMENTIER, H., *L'art du Laos*, *op. cit.* ; archives photographiques de l'EFEO (fonds Laos : 21981, 21982, 21983, 21987).

[26] Dossier R.61 – Thakhek – Travaux de M. Grossin (archives EFEO).

[27] *Ibid*. Les indications ne sont pas très précises, mais il semble que « le chef de la pagode » dont parle P. Grossin soit celui du temple qui apparaît sous le nom de Vat Simoungkhoun sur la carte, présenté en tout cas dans la chronique comme l'endroit où a été bâti le *stūpa*.

que « la liste relève uniquement de la légende » – mais le chercheur n'était alors pas informé des travaux de Grossin et du contexte qui avait entouré la rédaction de la chronique[28]. Ces données sont toutefois importantes car, au cours de ses enquêtes de terrain, le Commissaire du gouvernement pensait avoir identifié une quarantaine de temples, sur des bases qu'il ne précisait alors pas, mais qui étaient en tout cas en rapport avec des découvertes de vestiges. Devant tant de lieux abandonnés, il se demandait alors « si cet emplacement [Muang Kao] n'eut point, jadis, une importance beaucoup plus grande qui (le lui) parut tout d'abord »[29]. Le rapport entre les 58 temples que liste la chronique et ceux « identifiés » par Grossin n'est pourtant pas clair. Il est probable que le texte intégrait un certain nombre de noms locaux connus à l'époque des riverains, mais il semble surtout qu'il reprenait également de façon peu scrupuleuse d'autres noms importants des localités voisines – comme les quatre principaux temples de l'ancien *muang* Mukdahan, en face de Savannakhet : les Vat(s) Si Mungkhun, Yot Kaeo, Si Sumang et Si Bun Huang[30] – voire ceux de temples importants de Vientiane, comme le Vat Phya Vat ou le Vat Sisaket.

Il sera intéressant de comparer le plan de Pierre Grossin avec la carte qui sera bientôt rendue publique par un projet financé par la Banque Asiatique de Développement, dont l'objectif est d'accroître l'attrait touristique de la ville de Thakhek, en mettant en évidence les aménagements anciens qui entourent le That Sikhottabong. En novembre et décembre 2018, sous la direction de l'archéologue Joyce White, des enquêtes de terrain ont en effet été menées dans un espace longeant le Mékong sur 5 km environ (la longueur habituellement donnée au « Muang Kao ») et dans un éloignement maximum du fleuve de deux kilomètres. Plus de 25 ensembles de vestiges ont été relevés, à l'intérieur desquels des données de différents types, notamment des tessons de céramique et des briques, présentent des caractéristiques dont l'analyse fournira sans doute des résultats d'un grand enseignement[31]. Dans la mesure où cette zone commence à connaître un accroissement de l'habitat – la Banque Asiatique de Développement a également financé la construction d'une route

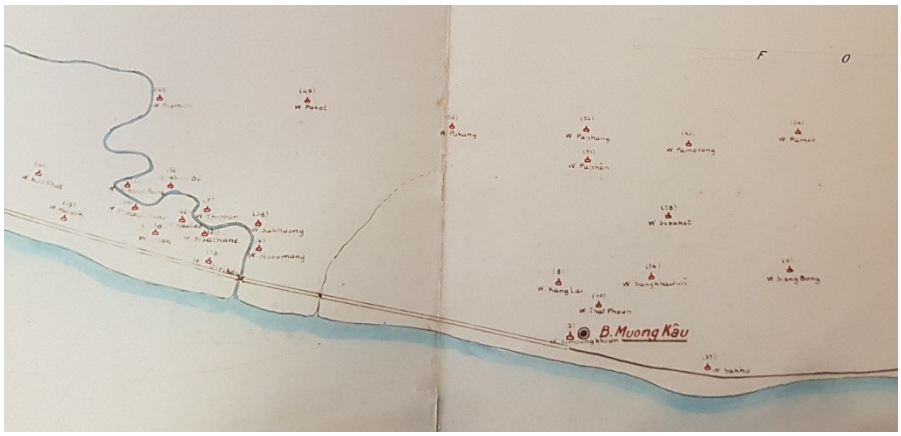
---

[28] ARCHAIMBAULT, Charles, *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lao*, Paris, EFEO, PEFEO vol. CXIX, 1980, 441 pages. On trouvera pp. 76-78 les noms des 58 temples et la référence à la relique contenue dans le *stūpa* – qui serait une dent du Buddha. L'historien semble avoir identifié l'auteur de la chronique (p. 64, note 1), mais il n'a manifestement pas eu accès à la correspondance archivée entre l'EFEO et l'administrateur.

[29] Dossier R.61 (*op. cit.*), Lettre du 26 août 1932 au directeur de l'École française d'Extrême-Orient.

[30] PARMENTIER, H., *L'art du Laos*, *op. cit*., pp. 150-152.

[31] Je remercie Joyce White de m'avoir fourni ces informations.



Ill. n° 5. Détail du plan Grossin, 1932

qui la traverse dans sa partie la plus riche du point de vue archéologique, entre les méandres du Huay Simang et le Mékong – il serait évidemment très important que les études ne se limitent pas à un simple recensement de sites, mais qu'elles se poursuivent par des fouilles systématiques.

III. Un témoignage capital : le journal de Gerrit van Wuysthoff (1641-1642)

Pour l'heure, bien d'autres types de témoignages restent à mettre en évidence et à analyser. La plus ancienne source étrangère relative à Lakhon est probablement le récit du commerçant hollandais Gerrit van Wuysthoff qui, en 1641, remonte le Mékong avec ses assistants Willem de Goijer et Huybert Boudewijnsz van Lochorst – et aborde le 17 octobre la berge de la ville qui est explicitement située à tribord, c'est-à-dire sur la rive gauche du fleuve. Il commence alors par indiquer :

> Ici, l'administration est assurée par un grand Tevinia ou un des princes du Royaume ; il gouverne toute la région au Sud, bien que, généralement, il ait sa résidence dans la capitale royale. En son absence, l'administration est confiée au premier Pourson, lequel est assisté de deux Tevinias.[32]

[32] Lejosne, Jean-Claude, *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, Metz, Centre de documentation et d'information sur le Laos, 1993 (seconde édition), p. 73.

La transcription « Tevinia » s'applique à l'évidence au composé « Thao Phaya » qui désigne dans les sources locales le rang nobiliaire le plus élevé[33]. Il sera souvent question par la suite du Tevinia Pha Lokhon – mentionné une vingtaine de fois durant le séjour à Vientiane – et il est alors tout de suite précisé que ce personnage et le Tevinia Assen (Thao Phaya Saen) « sont [après le roi] les plus grands du royaume et […] ont la responsabilité du gouvernement du pays »[34]. Un peu plus tard, le Hollandais rapporte que « Nous sommes allés voir le Tevinia Pha Lokhon, considérant qu'il est l'un des personnages les plus puissants du pays »[35]. Dans un compte-rendu plus précis qu'il rédige le 24 décembre 1641, juste avant de quitter sa résidence à proximité de Vientiane, il apporte ces importantes précisions :

> Le Tevinia Pha Lokhon, âgé de 48 ou 50 ans, est gouverneur de Lokhon et aussi de la Province de Nam Noy[36] ainsi que de la région [qui s'étend] jusqu'à la frontière du Cambodge. Il a le titre de Pha qui semble équivalent à ce que les Portugais appellent le vice-roi, pour toute la partie méridionale du Laos, et nul autre que le Pha Lokhon n'a le droit de porter ce titre.[37]

Il existe très probablement un lien direct entre ce Tevinia Pha Lokhon et le « Phaya Luang Nakhon Phichit Rachathani […] » d'une stèle inscrite de Nakhon Phanom, apparemment datée du jeudi 2 avril 1615, qui ordonne des travaux au célèbre That Phanom[38]. Si les deux références ne désignent pas forcément le même individu (26 années séparent les deux textes), le premier personnage serait alors le (ou l'un des) successeur(s) du second. La partie supérieure de la stèle est aujourd'hui cassée et ne permet pas une lecture complète des extrémités des premières lignes du texte, mais une copie de 1929 pourrait pallier ces lacunes. La mention « Phra Pen Chao », qui désigne

---

[33] Cette identification a déjà été proposée par P. Lévy (*cf.* LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., p. 203). La formule « Thao Phaya » (ท้าวพะยา) est d'ailleurs employée pour désigner les autres dignitaires dans la stèle inscrite de Nakhon Phanom de 1615 (*cf. infra*).

[34] LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., p. 82.

[35] *Ibid.*

[36] Plus tôt dans son voyage, en août 1641 et alors qu'il se trouvait encore dans le nord du Cambodge, G. van Wuysthoff avait déjà mentionné la région de Nam Noy, mais elle semblait alors désigner la vallée de la Sékong, en particulier la grande plaine formant une partie de l'actuelle province d'Attopeu, dont nous savons qu'elle abrita des centres de culture importants dès l'époque préangkorienne. Mais dans le cas présent, on peut également penser que Nam Noy désigne l'espace bordant la rivière du même nom qui permet d'accéder, par le poste-frontière de Quy Hop, au pays vietnamien. Le journal du Hollandais spécifie en effet que les contacts étaient réguliers avec le grand voisin de l'Est.

[37] LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., p. 96.

[38] POONOTHOKE, D., *op. cit*, pp. 304-307.

habituellement le seul souverain, précèderait alors le titre[39], ce qui confirmerait plutôt l'information donnée par G. van Wuysthoff, tout comme la mention très lisible « rachathani » (pāli *rājādhānī*) qui fait référence à une ville royale et qui ne devrait s'appliquer en principe qu'à Vientiane[40]. La lecture de la copie apporte une précision importante en ajoutant pour cette ville le nom de « Sri Khottabong ». Si le texte original est bien restitué, il s'agirait alors de la référence épigraphique la plus ancienne à cette appellation, qui n'apparaît plus ensuite que dans l'inscription de Nakhon Phanom de 1855 déjà mentionnée, avec une légère variante[41].

Le « premier Pourson » du texte de G. van Wuysthoff, appelé plus loin « Radia Pourson » et présenté comme un prêtre, est très certainement le « Phra Sangkharat » (P. *saṅgharājā*), c'est-à-dire le chef de la communauté des moines de la région[42]. C'est un titre très élevé que l'on retrouve seulement dans les capitales ou les grandes places du royaume. Il apparaît dans le colophon d'un manuscrit retrouvé à proximité de Lakhon, dans la grotte Tham Pa Fa (*cf. infra*), qui est apparemment daté du mardi 6 juillet 1627. La mention « Phra Maha Sangkharat Chao Khom Hon Muang Na […] » ne permet toutefois pas de faire d'une façon certaine le lien avec la ville de Nakhon / Lakhon[43]. Sous une forme un peu différente – « Maha Sangkha Somdet

---

[39] Une autre source vient soutenir cette lecture : une image de Buddha en bronze, d'origine inconnue, mais photographiée avec d'autres en mai 2008 par l'équipe du centre EFEO de Vientiane dans un village à proximité de Thakhek, porte une inscription qui indique la même année 1615, ainsi que la mention du donateur présenté comme étant « Phra Pen Chao Phaya Luang Nakhon Chao ».

[40] Comme dans la stèle du Vat Daen Muang 2, Phon Phixay, 1535 (v. POONOTHOKE, D., *op. cit*, p. 237).

[41] Buddha inscrit du Vat Okat. *Ibid*., pp. 419-421.

[42] *Cf*. les avis de P. Lévy et de M. Ferlus dans LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., p. 203. Le terme « radia » serait alors une transcription de « rat / racha / P. *rājā* », « pourson » correspondant quant à lui à « phra song ». Il n'y a pas d'alternative plus pertinente à cette interprétation. Même sans la référence à ce composé, le contexte permet d'identifier la fonction et le titre.

[43] Cette lecture est basée sur un fragment de feuille de latanier trouvée dans la grotte par l'équipe du centre EFEO de Vientiane. Un autre fragment examiné par A. Peltier en 2005 (*cf. infra*) donne la même date et le même titre de religieux, mais indique l'endroit par le nom assez surprenant de Nanthaburi – qui ne pourrait guère faire référence qu'au Muang Nan du Lān Nā si on ne connaissait pas la mention dans une stèle de Vientiane datée de 1644 d'un Phaya Nanthaburi. Ce dernier apparaît alors comme le principal exécutant d'un ordre royal, aux côtés d'un important dignitaire religieux. *Cf.* GAGNEUX, Pierre-Marie, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane, XV^e^- XIX^e^ siècles*, Paris, Thèse de doctorat de l'EPHE, 1975, pp. 215-221. En ce même XVII^e^ siècle, apparaît cependant dans la stèle non précisément datée du Vat Si Amphone (GAGNEUX, P.-M., *op. cit*., pp. 224-226) la mention d'un autre grand titre, celui du Phaya Luang

Chao » – mais qui montre tout aussi bien son importance, ce titre est également inscrit sur une image de Buddha en bronze datée de 1611 et retrouvée dans la même grotte.

Beaucoup d'informations que nous donne G. van Wuysthoff n'ont pas encore été appréciées à leur juste valeur, et il est ici extrêmement intéressant d'apprendre à travers son témoignage qu'un *muang* important pouvait être gouverné par un haut membre du clergé bouddhique. Nous n'avons pas d'autres exemples évidents de ce type pour le Laos (cette donnée ouvre cependant de nouvelles perspectives pour la recherche), mais un cas semblable était mentionné plus tôt dans le récit du commerçant à propos de « Sambabour » (Sambour), situé à environ 150 km en aval des chutes de Khone et de la très ancienne frontière entre le domaine lao et le domaine khmer[44]. Le rôle d'un tel personnage pouvait alors expliquer l'importance du nombre et de la taille des temples de Lakhon. La situation différait ainsi sensiblement de celle qui existait dans les grandes places septentrionales, où c'était le soutien royal, marqué par des ordonnances gravées dans la pierre, qui permettait la fondation et l'entretien des plus grands temples. Le Hollandais, qui arrive dans la ville au moment de ce qu'il appelle le « Nouvel An Lao » – il s'agit en fait de la sortie du carême bouddhique et des diverses fêtes qui l'accompagnent – a alors l'occasion de constater l'importance de l'influence de la communauté religieuse :

Chanthaburi, ce qui conduit à s'interroger sur une éventuelle confusion quant à la graphie de l'initiale du nom de la ville, qui serait en fait Vientiane.

[44] Il est utile de rappeler ici le témoignage de G. van Wuysthoff à propos des attributions exceptionnelles de ce religieux : « [7 août 1641] Nous avons échangé divers propos sur Sombok […] et sur Sambabour, le lieu où nous étions actuellement, qui est gouverné par un grand Radia Pourson, une sorte de prêtre suprême. Sont placés sous les ordres [de ce dernier] un Tévinia et des Napras, lesquels règlent toutes les affaires civiles et judiciaires mineures, tandis que le Radia Pourson donne son approbation au nom de Sa Majesté, puisque ce personnage, en qualité de gouverneur et de chef des prêtres pour toutes les localités alentour, commande dans toute cette région aux confins du Cambodge et à la frontière du territoire lao. Toutes les embarcations allant au Laos ou en venant doivent faire une déclaration auprès dudit Radia Pourson et préciser combien de personnes et de marchandises elles transportent. […] [8 août 1641] L'après-midi, les capitaines sont allés montrer les cédules du sabandha de la Compagnie au Radia Pourson et ont marqué leur respect en offrant une pièce de bétille blanche et un petit miroir-livre. Après avoir pris connaissance [des cédules], le Radia Pourson, entre autres propos, nous a fait part des difficultés que nous allions rencontrer au cours du voyage à venir. […] Ensuite, poursuivant la conversation avec les capitaines laotiens, il leur a annoncé que, désormais, les sujets du roi du Laos ne pourraient pas pénétrer en territoire cambodgien pour y faire du commerce au-delà de Sambabour, à moins que Sa Majesté le roi du Laos n'octroie au roi du Cambodge les licences demandées, auquel cas ils pourraient pratiquer le libre-échange, comme autrefois […] » ; (LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., pp. 63-64).

> Les prêtres ont, en certains endroits, plus de pouvoirs que les juges civils et, si on a pu entrer dans leurs bonnes grâces par quelques biais, personne ne trouve à y redire, car tout le monde cherche à plaire [et s'attirer la bienveillance de] ces idolâtres. […] Les Laotiens considèrent cette localité comme une grande ville à la réputation bien établie, quoique, pour autant qu'on puisse en juger, elle ne soit guère plus grande que Phnom Penh. On y trouve beaucoup de temples [pour gens] idolâtres, 20 ou 25 à mon avis, et on n'a pas lésiné sur l'or pour les embellir, ce qui fait que la localité semble plus grande qu'elle ne l'est et est très agréable à l'œil.[45]

G. van Wuysthoff est frappé par la présence du métal précieux – qui n'est pas importé « puisqu'ils en ont suffisamment dans leur pays ». Celui-ci est sans doute originaire de la région voisine qui constitue l'actuelle province de Savannakhet et qui recèle encore les plus importantes mines aurifères du pays, apparemment exploitées depuis longtemps[46]. Avec regret, le marchand rapporte alors :

> On nous a plusieurs fois proposé de l'or au prix courant, mais ils n'acceptent pas ici la monnaie et les vêtements du Cambodge, ni d'ailleurs une monnaie autre que l'alliage du pays, si bien, malheureusement, que nous avons dû laisser passer ces occasions.[47]

Son séjour à Lakhon lors du voyage aller est exceptionnellement long (du 17 au 23 octobre 1641) si on le compare au temps passé dans les autres étapes (à part bien sûr Vientiane), et il semble bien que l'intérêt de la ville sur le plan économique en soit la première raison. On perçoit sa satisfaction lorsqu'il rapporte :

> Nous avons appris que le Quinam [Annam] n'est pas loin de là vers l'Est, et qu'il existait un passage facile pour les charrettes, si bien que les Quinamites arrivent ici en 22 jours. Ils viennent généralement trois fois par an au marché de cette localité avec de la soie ; ils achètent en retour des vêtements de soie tout prêts pour leurs épouses, des cornes de rhinocéros pour les remporter […].[48]

---

[45] *Ibid*., p. 73.

[46] Plusieurs des Buddha inscrits de la grotte Tham Pa Fa (*cf*. *infra*) sont constitués d'une résine recouverte de plaques d'or, ce qui est rare au Laos – mais c'est surtout le « trésor » d'époque préangkorienne de Nong Hua Thong, proche de l'embouchure de la Sé Bang Fai (*cf*. *infra*), à la limite entre les provinces de Khammouane et de Savannakhet, qui montre les objets faits de ce métal les plus impressionnants.

[47] LEJOSNE, J.-C., *op. cit*., p. 73.

[48] *Ibid.*

Bien d'autres témoignages, à commencer par les données archéologiques, montrent effectivement que Lakhon était pour cette époque une place très puissante, car contrôlant un territoire extrêmement étendu et disposant de ressources considérables. Luang Prabang ayant perdu au milieu du XVI^e^ siècle sa suprématie politique et économique – le récit de G. van Wuysthoff laisse entendre que le plus ancien centre du pouvoir lao se trouvait un siècle plus tard en marge des grands courants d'échange et que son rôle dans la destinée du Lān Xāng était devenu très réduit – la ville du centre-Laos était alors devenue une espèce de seconde capitale du royaume[49]. Son influence s'étendait au sud sur le très long espace riverain du Mékong jusqu'aux chutes de Khone (à quelque 500 km en aval) – il faudra attendre l'émergence de Champassak au début du XVIII^e^ siècle pour que se modifie l'équilibre du pouvoir – mais paraît également s'être étendu à l'ouest sur une partie du bassin de Sakorn Nakhon. Il faut toutefois mettre un bémol à cette appréciation : Lakhon semble en effet avoir été davantage une sorte de relais entre Vientiane et des territoires étrangers très éloignés, comme s'il s'agissait en fait de la porte méridionale du royaume. Les vastes plaines qui s'étendent plus bas, en particulier celle de l'actuelle province de Savannakhet, ont en effet révélé extrêmement peu de vestiges d'une présence lao ancienne, alors qu'elles s'avèrent très riches pour les périodes préangkorienne, mône et angkorienne. Du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle, la puissance du Lān Xāng ne se fonda alors pas sur une domination démographique et militaire, mais bien plutôt sur le contrôle du fleuve – sur lequel excellaient les bateliers lao – et des grandes voies transversales, à commencer par les affluents, qui donnaient à l'ensemble territorial une unité et une cohérence.

IV. LES SOURCES ÉCRITES LOCALES

Le centre-Laos nous a laissé pour le troisième quart du second millénaire, qui correspond à l'époque où le royaume du Lān Xāng se distingue véritablement par son étendue, sa prospérité et sa relative indépendance vis-à-vis de ses puissants voisins, quelques témoignages locaux encore inédits. C'est le cas en particulier de documents écrits qui ont été retrouvés en mai 2004 dans une grotte de la proche région de Thakhek – Tham Pa Fa[50] – où à

[49] Ce fait est particulièrement confirmé par l'emploi du terme « rachathani » déjà mentionné (stèle de Nakhon Phanom de 1615).

[50] Tham Pa Fa se situe à vol d'oiseau à respectivement 10 km et 15 km au nord-est du centre ancien de Thakhek et du That Sikhot. L'ouverture de la grotte, située à 13 m du sol et au-dessus d'une zone inondée en permanence, était quasiment invisible et très difficile d'accès, jusqu'à la construction récente d'un escalier.

l'évidence ils avaient été cachés pour échapper au vol ou aux destructions, mais également de quelques stèles inscrites qui, jusqu'à présent, n'avaient pas été mises en évidence et encore moins étudiées.

1. Les Buddha inscrits de Tham Pa Fa

Parmi les divers objets anciens découverts dans la grotte de Tham Pa Fa, se distinguent nettement quelque 230 images de Buddha, de différentes tailles et en différents matériaux, y compris en or et en argent (ill. n° 6). Une soixantaine d'entre-elles sont inscrites et parmi celles-ci la plupart indiquent une date, parfois précise. Dans l'état actuel des recherches[51], il est intéressant de constater que la plus ancienne inscription remonte à 1611, c'est-à-dire à une époque où le Lān Xāng, après avoir été contrôlé durant deux décennies par les Birmans, commence à trouver une stabilité – et que la plus récente date de 1758, peu de temps avant que le royaume lao alors divisé soit contrôlé par les Siamois. Les inscriptions sont rédigées sur les bases ou sur les trônes des images.



Ill. n° 6. Statuettes du Buddha Tham Pa Fa



Ill. n° 7. Manuscrits

Nous avons déjà précisé que celle datant de l'année 1611 indique le titre d'un important dignitaire religieux, sans doute le Phra *Saṅgharājā*. Son support est l'une des 61 images en bronze de la grotte : ce n'est pas la plus grande, mais

[51] Ces images de Buddha ont pu être étudiées *in situ* par l'équipe du centre EFEO de Vientiane dès novembre 2004, c'est-à-dire très peu de temps après leur découverte. Les conditions de travail difficiles n'ont pas permis un examen optimum des inscriptions et n'ont pas été améliorées à ce jour.

avec ses 40 cm de hauteur elle témoigne quand même de la qualité du donateur.

Sa facture assez simple la distingue par ailleurs de plusieurs autres images du même métal, que l'on peut clairement relier par leur style aux œuvres « classiques » sorties des ateliers de Vientiane entre 1640 et 1778 environ. L'une d'entre elles mesure 1,71 m et provient clairement de la capitale. Si des images en bronze furent fondues à Lakhon, ce que semble indiquer la facture « provinciale » de certaines pièces retrouvées dans la grotte, cet artisanat ne paraît toutefois pas avoir été prépondérant, et ne semble pas non plus avoir duré longtemps. Les images inscrites les plus tardives datent de la période 1730-1760 et sont sans doute révélatrices d'un changement d'ordre politique et économique. Le grand Lān Xāng est scindé depuis le début du XVIII^e^ siècle en trois royaumes indépendants – et Lakhon continue à dépendre de Vientiane, mais a perdu le contrôle des régions méridionales passées sous la domination de Champassak. Aux images de bronze se sont alors manifestement substituées des images plus petites et de facture locale – les « Phra Bu », composés d'un noyau en résine recouvert de plaques de métal – que la production plus aisée et en principe moins coûteuse rend accessible à un plus grand nombre de donateurs[52]. La collection de ce type d'images conservée à Tham Pa Fa montre toutefois un caractère exceptionnel qui les fait passer au rang de « trésor ». En plus des 134 images en argent, on en trouve effectivement 16 en or dont la plus grande semble atteindre la hauteur de 21 cm. Au début des années 1730, sept de ces petits Buddha, dans l'un ou l'autre de ces métaux, sont donnés par le « Phaya Luang Saen (parfois noté « Sak ») Nakhon qui était certainement le gouverneur de la ville. D'autres Phaya ou Chao apparaissent également comme des donateurs, et l'or est alors le matériau de prédilection offert par ces seigneurs. Il est intéressant de préciser que si l'on met à part la statuaire en bronze inscrite au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle à Vientiane, et dans une certaine mesure les Buddha en divers matériaux conservés dans les temples et le musée du Palais royal de Luang Prabang, on ne trouvera dans tout l'espace relevant de l'ancien royaume du Lān Xāng qu'un seul lieu pouvant permettre une étude comparative de ce type de sources anciennes, il s'agit des images de Buddha, feuilles d'argent et briques inscrites retrouvées dans le That Phanom après son effondrement en 1975. Encore cette collection paraît-elle moins riche, puisque seule une

[52] Pour les techniques de production de ces petites images, on se réfèrera à HAWIXBROCK, Christine, « L'art du métal au Laos », *BEFEO*, vol. 87-1, 2000, pp. 109-124. Les statuettes sont appelées dans l'article « keson dokmai » (= étamine de fleur), en référence à la résine végétale. Le composé « Phra Bu » désigne d'une façon plus explicite le martelage et la couverture en métal de la statue.

vingtaine d'objets gravés ont été relevés – et la période couverte se limite alors à une cinquantaine d'années, entre 1648 et 1701[53]. À partir du début du XVIII[e] siècle, une tradition similaire s'est développée dans le nouveau petit royaume de Champassak, mais il n'a pas encore été possible de la dater d'une façon précise[54]. Des travaux de rénovation de la terrasse d'accès du très vénéré That Ing Hang (province de Savannakhet), à quelque 90 km au sud de Thakhek, ont par ailleurs permis de mettre au jour récemment un ensemble de 337 statuettes du Buddha, mais la plupart sont de très petites images en bronze et ne dénotent pas de la part des donateurs un rang exceptionnel[55].

2. Les manuscrits sur feuilles de latanier de Tham Pa Fa

L'extraordinaire importance du trésor caché de Tham Pa Fa est encore renforcée par la présence d'une collection de manuscrits sur feuilles de latanier (*bai-lan*) malheureusement très détériorés, mais dont les premiers examens ont prouvé l'intérêt (ill. n° 7)[56]. Tous témoignent d'abord du niveau de culture atteint par les moines qui les utilisèrent et les préservèrent, car ils relèvent exclusivement de la littérature pâlie. Tous montrent également une très grande ancienneté, puisque si la majorité des textes datent du XVII[e] siècle[57], certains remontent au XVI[e] siècle – avec un manuscrit indiquant notamment 930 de la petite ère (1568/1569), année où Setthathirat régnait encore à Vientiane. Il s'agirait alors de l'un des plus anciens textes retrouvés

[53] POONOTHOKE, D., *op. cit*, pp. 333-340.

[54] HAWIXBROCK, C., *loc. cit*., p. 117. Sur les 108 petits Buddha en or et en argent qui ont été retrouvés, 18 (que nous n'avons pas encore pu examiner) portent une inscription. Une d'entre elles pourrait faire référence à l'année 1668, mais l'étude des dates et de la qualité des donateurs reste à faire. Ces images ont par contre été l'objet d'une intéressante analyse comparative sur le plan stylistique et iconographique.

[55] Je remercie M. Khamsith Phommachanh, directeur adjoint du département de l'Information, de la Culture et du Tourisme de la province de Savannakhet, d'avoir mis ces informations à ma disposition. Parmi les vestiges découverts le 27 septembre et le 1[er] octobre 2018, on note tout de même douze statuettes de Buddha en argent (« Phra ngeun-bu ») et le plaquage en or de la partie inférieure d'une image de même type.

[56] Ces manuscrits – ou plutôt les fragments (parfois extrêmement réduits) qu'il en reste – ont été l'objet d'un premier examen par le centre EFEO de Vientiane en novembre 2004, en marge de l'étude des inscriptions sur Buddha. Ils ont ensuite été observés de façon indépendante, le 8 mai 2005, par Anatole Peltier (« Rapport de mission au Laos », document communiqué). Une mission spécifique du centre de Vientiane relative à ce fonds, à laquelle participait Grégory Kourilsky, a été réalisée en mai 2008 et a permis d'obtenir un certain nombre de photographies. Comme pour les images de Buddha, les conditions actuelles pour l'accès à ces textes ne permettent pas encore d'en effectuer un classement précis et une analyse approfondie.

[57] Dans l'état actuel des recherches, la date la plus récente correspond à l'année 1652. Nombreux sont les manuscrits qui semblent dater du premier tiers du XVII[e] siècle.

au Laos[58]. Cette période est également celle où l'influence culturelle du Lān Nā culmine au Lān Xāng, avec l'installation manifeste de nombreux lettrés et artisans fuyant le nord de la Thaïlande, après la prise de Chiang Mai par les Birmans en 1558. Les types d'écriture « tham / dhamma » relevés dans les manuscrits de Tham Pa Fa offrent de nombreux indices qui attestent une diffusion de cette influence jusque dans le centre-Laos. La possibilité que certains manuscrits aient été directement importés des régions septentrionales n'est d'ailleurs pas à exclure. La majorité des textes doit toutefois avoir été composée autour de Lakhon et il est particulièrement intéressant de retrouver dans les fragments de deux colophons la mention d'un « […] Saen Ban Maruka », c'est-à-dire d'un seigneur originaire d'un endroit qui pourrait éventuellement être identifié à « Marukkha Nakhon », lieu auquel la tradition légendaire de l'*Urangkhathat* prête un rôle important, puisqu'il pourrait également désigner la ville de Lakhon rive gauche.

3. Les stèles inscrites

Les sources épigraphiques anciennes ne se limitent pas aux seules inscriptions des Buddha de Tham Pa Fa. Quatre stèles inscrites, toutes inédites, ont été également découvertes dans l'ancien Lakhon ou dans ses environs immédiats. Ce petit nombre ne doit pas nous tromper sur l'importance de l'endroit. Contrairement au royaume du Lān Nā où la pratique de rédiger des inscriptions a été bien établie durant son âge d'or (milieu du XV^{e}-milieu du XVI^{e} siècle) dans l'ensemble du territoire, le Lān Xāng se distingue peu dans ce domaine, la grande majorité des matériaux retrouvés datant surtout du règne de Setthathirat et de quelques-uns de ses successeurs les plus proches, jusqu'au début du XVII^{e} siècle – et c'est la région de Vientiane qui est alors essentiellement concernée. Dans ce contexte, les témoignages originaires du centre-Laos ont donc une valeur et une signification toutes particulières.

1. La stèle de Ban Don Moang

En 2013, une stèle inscrite provenant de Ban Don Moang (à 5 km seulement du That Sikhot), où elle avait été découverte quelques années plus tôt, a été

[58] Il est possible qu'une étude plus attentive de cette collection permette de descendre encore cette date. Anatole Peltier pensait que le plus vieux manuscrit datait de 931 C.S. (1569). Les trois manuscrits les plus anciens retrouvés jusqu'à présent au Laos datent de 1520 (Luang Prabang), 1561 (Champassak) et 1568 (Vientiane), mais un doute subsiste sur ces dates, en tout cas en ce qui concerne l'ancienneté du matériau même.

amenée à Thakhek pour y être conservée[59]. Elle présente une date correspondant au 17 juin 1640, c'est-à-dire à la période où commence le règne de Suriya Vongsa, considéré comme étant « l'âge d'or » du royaume du Lān Xāng. Or, pour le milieu du XVII[e] siècle, nous ne possédions jusqu'alors pas d'autre inscription lithique qu'une stèle aujourd'hui conservée au Vat Ho Phra Kaeo, datée du 6 août 1644 et de provenance inconnue[60]. Comme cette dernière, la stèle de Ban Don Moang ne fait malheureusement pas référence au souverain. Même si elle respecte une structuration du contenu et une rhétorique communes aux inscriptions royales, notamment par l'emploi d'une formule imprécatoire promettant les enfers aux dignitaires non respectueux des dispositions décidées, son objet se limite à des donations de rizières à un temple, dans un cadre géographique très restreint.

2. La stèle du Vat Hang Kaeng Moang

Une autre stèle découverte récemment, mais dont la mention apparaît peut être déjà dans les témoignages d'Aymonier et/ou de Parmentier (le document n'aurait alors pas bougé depuis), est située dans la partie la plus en amont de l'ancienne ville de Lakhon[61]. Elle a été cassée et il ne semble plus en subsister

[59] Cette stèle, qui doit rejoindre de musée de Thakhek, était encore déposée en 2018 au Vat Chom Thong de cette ville. Elle mesure 76 cm en hauteur, 22,5 cm en largeur et 12 cm en épaisseur. Les deux faces sont inscrites, la première avec 15 lignes et un disque horoscopique, la seconde avec 5 lignes.

[60] Il s'agit du document précédemment mentionné (GAGNEUX, P.-M., *op. cit*., pp. 215-221). Celui-ci reprend des informations qui sont données dans une belle inscription sur socle de Buddha en bronze datée du 17 mars 1638 (*ibid.*, pp. 247-249).

[61] Étant donné la situation et le nom actuel de l'endroit, on peut présumer qu'il s'agit de celui où se rendirent le 19 janvier 1884 les deux assistants khmers d'Aymonier qui séjournaient alors à Nakhon Phanom : « Puis, à 9 heures, ils traversèrent le fleuve pour aller estamper une inscription laocienne à la [sic] Vat Keng Mouong, pagode abandonnée, en face de Lakhon. Du temple complètement démoli, il ne reste que la statue du bouddha derrière laquelle est la stèle, plaque de grès haute d'une coudée et d'un empan, large d'une coudée, épaisse de cinq doigts, avec inscription sur ses deux faces » (AYMONIER, E., *op. cit*., p. 242). Il peut s'agir aussi de Dong Sala Khan que Parmentier présente ainsi : « Il n'existe aucun vestige ancien ni pagode nouvelle intéressante à Thakhek. Auprès du village de Dong Phin, qui est à moins de 4 kilomètres au sud un peu est du centre du village de Thakhek, est un petit bois nommé Dong Sala Khan où se trouve en partie enterrée une pierre à section carrée sur laquelle apparaissent quelques traces de lettres qui semblent laotiennes. Inestampable » (PARMENTIER, H., *L'art du Laos*, *op. cit.*, pp. 134-135). Le fait qu'aucun des deux témoignages ne fasse référence à la présence d'un assez grand *stūpa* ruiné, auquel sont d'ailleurs quasiment adossés les deux blocs (ce qui empêche dans un cas d'examiner la face arrière) laisse cependant subsister un doute sur la possibilité qu'ils désignent le même lieu. Il pourrait alors s'agir de deux, voire de trois endroits différents, mais très proches. Dans ce cas, une (ou deux) autre(s) inscription(s) serai(en)t perdue(s).

que deux blocs séparés : une partie sommitale, en forme d'ogive et sur laquelle est gravée une roue doublement cerclée, enfermée dans un cadre carré – et une partie inférieure encore en grande partie enterrée, qui est très abîmée mais semble avoir été de section carrée[62]. Cette dernière révèle, lorsque l'on y prête bien attention et que l'on choisit un bon angle de vue, huit lignes de texte, le reste étant encore caché dans le sol. Si les caractères sont à peine visibles (et difficilement déchiffrables), leur ordonnancement parfait incite au départ à les croire d'époque angkorienne, d'autant qu'une tête en pierre de Buddha ayant une apparence de facture khmère se trouve posée juste derrière. Mais c'est bien d'une inscription lao qu'il s'agit – et la présence de la formule conclusive classique « ທ້າວມາລຸນຂຸນມາໃໝ່ / thao ma lun khun ma hmaï … » (que les seigneurs qui viendront par la suite …) peut y être identifiée. Le fait que la première ligne de l'inscription se situe juste en dessous de la zone de cassure de la partie supérieure de la pierre montre qu'elle constitue en fait la suite d'un texte, qui commence peut-être sur l'autre bloc, dont la partie inférieure est également en partie enterrée. Dans ce qui reste visible du sommet de la stèle, le fait caractéristique et chronologiquement assez bien situé qu'une roue – figure symbolique rappelant la dimension religieuse mais correspondant aussi à la marque civile d'un sceau – se substitue à l'habituel disque horoscopique paraît indiquer que le document est en fait une charte royale (*rājā-ājñā*) destinée à un grand monastère, et que celle-ci pourrait être datée du XVII[e] siècle, en particulier de sa première moitié[63]. Il est à espérer qu'un examen de la totalité des fragments de la stèle, réalisé dans les meilleures conditions, apportera à ce sujet de nouvelles données significatives. C'est la première inscription de ce type que l'on retrouve en effet dans le centre-Laos.

3. La stèle du That Sikhot

Il est temps maintenant de mentionner la grande stèle inscrite dite aujourd'hui « du That Sikhot », signalée par Parmentier dès 1912 et qui semble avoir été retrouvée « sur une face des remparts qui paraît parallèle au fleuve »[64], non loin du grand *stūpa*. Elle est désormais fichée dans une base

[62] Un troisième bloc à proximité ne semble pas appartenir au même ensemble.

[63] LORRILLARD, M., « sceaux et autres symboles de l'autorité dans l'espace lao ancien », *Péninsule* n° 71, 2015 (2), pp. 7-34. Parmi ce type de documents, on peut citer la stèle du Vat Ho Phra Kaeo n° 505, 1595 (GAGNEUX, P.-M., *op. cit*., pp. 139-148) ; la stèle du Vat Ho Phra Kaeo n° 495, 1598 (*ibid*., pp. 150-156) ; la stèle du Vat Phra Ngam Nam Mong 2, prov. de Nongkhai, années 1590 (POONOTHOKE, D., *op. cit*, pp. 275-278) ; la stèle du Vat Sri Bun Ruang, prov. de Nongkhai, 1608 (*ibid*, pp. 300-303) ; et la stèle du Vat Ho Phra Kaeo n° 491, 1644 (GAGNEUX, P.-M., *op. cit*., pp. 215-221).

[64] PARMENTIER, H., *L'art du Laos*, *op. cit.*, p. 136.

en ciment située devant le monument même, sur son côté oriental, de façon à faire face aux fidèles qui viennent s'agenouiller et prier. Cet aménagement pose d'ailleurs problème, car de petites bougies brûlent quasiment en permanence au pied de la pierre qu'elles noircissent ainsi abondamment par leur fumée – voire sont posées directement sur le sommet en accolade, que la cire brûlante vient alors couvrir. La partie visible de la stèle mesure 143 cm, pour une largeur de 75 cm et une épaisseur de 15 cm. À défaut d'être la plus haute, c'est l'une des deux ou trois inscriptions lithiques lao les plus importantes par ses dimensions globales, mais c'est également celle dont la facture est certainement la plus achevée. La pierre est lisse et parfaitement apprêtée. La surface plane des tranches est élégamment rehaussée par une bande verticale centrale en léger relief qui court tout le long de la stèle. Une technique semblable est utilisée pour le côté de la pierre qui, du point de vue du texte au moins, apparaît être la face postérieure. Celle-ci possède en effet une bande centrale verticale en légère saillie, d'une largeur de 46 cm seulement (laissant ainsi de chaque côté une bande d'environ 15 cm), qui constitue alors l'espace réservé à l'inscription, lui donnant ainsi un « encadrement » parfait. On peut d'ailleurs se demander si, en raison de sa facture, cette face n'était pas à l'origine la première offerte aux regards, c'est-à-dire le côté antérieur. L'autre côté de la stèle, où le début du texte se déploie sur quasiment toute la largeur de la pierre, se distingue cependant dans sa partie supérieure par des motifs décoratifs qui lui donnent davantage d'importance. Ces motifs n'ont pas encore été étudiés d'une façon attentive, mais semblent tout de même révéler une réutilisation du matériau, car leur facture paraît postérieure à celle de la stèle même. Au sommet de la forme en accolade, c'est à dire en position centrale, se trouve une représentation difficilement identifiable, mais qui pourrait bien représenter une tête monstrueuse qu'enserrent de façon très schématique deux bras. Il s'agirait alors de la figure de Rāhu. De chaque côté de celle-ci naît le corps d'un *nāga* qui se termine par une tête repliée vers l'arrière. La maîtrise artistique limitée de ces motifs (en particulier des *nāga*), mais aussi la gravure peu soignée de l'inscription lao, conduisent à distinguer chronologiquement ces travaux de celui de l'apprêtage de la pierre, un aspect sur lequel nous reviendrons.

Le texte de la stèle du That Sikhot, qui couvre les deux faces, est très effacé et difficilement déchiffrable. Nous disposons d'un estampage ancien, peut-être le 'décalque' que Pierre Grossin envoya à l'EFEO en 1932 (ill. n° 8-9)[65] qui permet pour certaines parties une lecture un peu plus facile. C'est le cas notamment de la section supérieure de la première face qui présente, dans une

[65] Dossier R.61 (*op. cit.*), lettre du directeur de l'EFEO à l'Administrateur Grossin, 27 mai 1932.

ligne en arc de cercle suivant le dessin des deux corps de *nāga*, une date comportant des éléments précis – 856 (de la petite ère), année « kap-yi », sixième mois, dixième jour de la lune croissante, jeudi, « rük (*nakṣatra*) hastha » – correspondant au jeudi 17 avril 1494[66]. Ces données sont complétées d'une façon détaillée et correcte par quatre autres lignes, cette fois-ci horizontales, indiquant : 1) le chiffre 10588, qui désigne le « *masaken* », c'est-à-dire le nombre de mois écoulés depuis le début de l'ère ; 2) le chiffre 312681, qui désigne l'« *horakhun* » (skt. *ahargaṇa*), ou le nombre de jours écoulés depuis le début de l'ère ; 3) et 4) les chiffres et mentions « *tithi 12 nathi 18* » (subdivisions du mois lunaire) ; les chiffres et mentions « *12 rük 42 nathi* » (mansion lunaire) ; ainsi que le chiffre 209 correspondant à l'« *avoman* »[67]. Cette précision est encore renforcée par la juxtaposition d'un disque horoscopique qui contient de façon parfaitement correcte, dans les segments concernés relatifs aux signes du zodiaque, les positions du soleil, de la lune, de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus et de Saturne, avec leur chiffre d'identification respectif. Une telle précision et une si grande justesse apparaissent quasiment uniques dans le corpus épigraphique du Laos et soulèvent de ce fait de nombreuses questions, dont certaines seront posées à propos de l'inscription suivante qui présente des caractères similaires. Le fait que le texte de la stèle ait pu être gravé en 1494 est historiquement possible, car les connaissances astronomiques attestées au Lān Nā au milieu du XV^{e}

[66] Nous avons utilisé pour vérifier la correspondance en ère chrétienne de cette date, ainsi que toutes les autres données calendaires qui suivent, le programme informatique SEAC mis au point par J.-C. Eade et Lars Gislén. Une simple observation montre que la date a été en fait rédigée en deux temps et de façon peu rigoureuse, puisque le lapicide a commencé par graver au centre, dans la partie qui est également la plus haute, le chiffre de l'année, en dessous duquel il a placé ensuite sur deux autres lignes le chiffre du « *masaken* », puis de l'« *horakhun* ». Le nom de l'année, les chiffres du mois et de la lunaison, de même que les noms du jour et du « *rük* », ont ensuite été rédigés de part et d'autre du chiffre de l'année, qui coupe donc l'ordre logique des différents éléments de la date. Cette coupure explique peut-être la seule erreur ou le seul oubli de la date, puisque l'on voit inscrit « …[lune] croissante dix[dixième] / 856 / jour, jeudi … » à la place de « …[lune] croissante dix-deux [douzième] / 856 / jour, jeudi … ». Pour obtenir une date parfaitement correcte, le nombre deux, en lettres, aurait dû être écrit à la suite du nombre dix, mais cette rédaction a été gênée par la présence du chiffre de l'année et n'a pas été rattrapée ensuite.

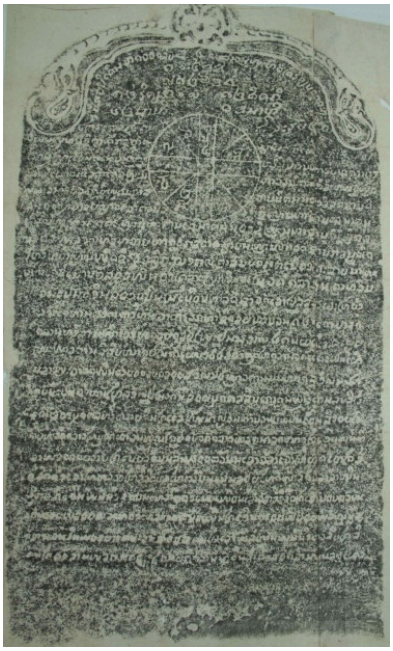
[67] Pour des explications sur ces données et le système utilisé, v. EADE, John Christopher, *The Calendrical Systems of Mainland South-East Asia*, Leiden, New York & Cologne, E. J. Brill, 1995, 182 p. On considèrera également avec le plus grand intérêt le travail pionnier de FARAUT, Félix Gaspard, *Astronomie cambodgienne*, Phnom-Penh, Société des Études Indochinoises, 1910, 283 p. Dans cet exposé très détaillé des techniques de calcul employées (dans un espace beaucoup plus large que le seul pays khmer), celui-ci montre en effet le niveau de connaissance élevé que possédaient les « *hora* » astronomes/astrologues, qui devaient représenter un corps très spécialisé et donc numériquement très réduit.

siècle et encore bien plus tôt en Birmanie auraient en effet pu être connues dans le centre-Laos à une époque haute. Mais cela en ferait alors le texte épigraphique lao le plus ancien, antérieur de quelques décennies aux premières inscriptions de Luang Prabang et de Vientiane – ce qui d'un point de vue purement géographique, par rapport à ce que l'on sait de la diffusion de la culture écrite, paraît bien étonnant. La graphie du texte (même si elle est difficilement analysable) et son contenu (pourtant peu lisible) tendent plutôt à faire croire que l'inscription n'est pas antérieure à la fin du XVI^{e} siècle et que sa date à un caractère rétrospectif.

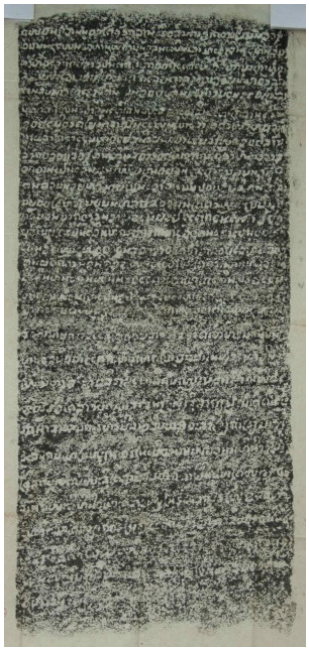
En dessous des cinq lignes supérieures qui indiquent les données calendaires, figurent vingt-quatre autres lignes de texte continu, dont les six premières encadrent le disque horoscopique. Sur la seconde face, ce sont trente et une lignes « justifiées » qui remplissent le cadre légèrement saillant mentionné précédemment, et qui semblent bien représenter la suite directe du texte de la première face. L'effacement très avancé de l'inscription ne permet pas d'obtenir une lecture suivie et maîtrisée du contenu. Tout juste est-il possible de comprendre la thématique générale et de reconnaître certains points de détail. La présence active ou directe d'un souverain n'est pas établie, mais il semble bien qu'il soit fait mention d'une ordonnance royale rendue par un « Phra Mahā Dhamma[…] », ce qui pourrait éventuellement nous orienter vers une datation du début du XVII^{e} siècle, à une époque où l'histoire du Lān Xāng est marquée par des conflits internes. Ce qui apparaît davantage dans le texte, c'est le rôle de quelques religieux et l'importance d'un sanctuaire – apparemment le Vat Klāng (c'est-à-dire un temple « du centre », comme il en existe dans d'autres grandes localités) – qui bénéficierait alors de nombreux avantages et de ressources diverses, à commencer par des serviteurs (« *khoy* »), des produits de la terre et des revenus en argent. L'objet même de l'inscription serait alors de rappeler le compte précis et détaillé de ces privilèges, comme le font quelques autres stèles inscrites de sanctuaires importants de l'époque du Lān Xāng tels le Vat Sangkhalok de Luang Prabang en 1527 ou le That Luang en 1566, 1567 et 1593, mais également des inscriptions anciennes du Lān Nā et même des inscriptions lao beaucoup plus récentes[68]. Nous verrons bientôt que le lien avec ces dernières n'est pas à exclure.

[68] LORRILLARD, M., « Les inscriptions sur stèle du Lān Nā et du Lān Xāng (XV^{e} – XVII^{e} siècles) – Pour une approche nouvelle des royaumes t'ai septentrionaux », *Péninsule*, n° 74, 2017 (1), pp. 5-30 ; « Le royaume du Lān Nā de la fin du XIII^{e} à la première moitié du XV^{e} siècle – Pour une reconsidération des sources historiques t'ai septentrionales », *Péninsule*, n° 75, 2017 (2), pp. 131-192 ; « Research on the inscriptions in Laos: current situation and perspectives », [*in*] D. PERRET (ed.), *Writing for Eternity – A Survey of Epigraphy in Southeast Asia,* Paris, EFEO, Études thématiques 30, 2018, pp. 87-107.

Le fait qu'aucun *stūpa* ne semble mentionné dans l'inscription, de même que l'absence de ruines importantes autour du That Sikhot, nous conduisent à penser que cette stèle pouvait plutôt provenir de l'espace situé à quelques centaines de mètres en amont, autour du cours du Huay Simang, où une concentration de ruines importante a pu être observée. Il semble en effet bien que ce soit cet espace, quasiment enfermé entre le Mékong et les méandres de la rivière, qui ait constitué le centre de l'ancienne cité.



Ill. n° 8. Inscription du That Sikhot, face A



Ill. n° 9. Inscription du That Sikhot, face B

4. La stèle de Ban Xieng Vang

Une autre inscription étonnante est aujourd'hui conservée dans le petit musée de Thakhek, après avoir été amenée de Ban Xieng Vang Tha (district de Nong Bok), à une trentaine de km en aval (ill. n° 10). Le support est un grand parallélépipède en grès (120 x 80 x 17 cm), de facture très soignée, qui montre une bonne maîtrise du travail de la pierre. Un examen plus attentif confirme ce que la première observation laissait deviner : les tranches des deux petits côtés révèlent les restes de la présence originelle de tenons, ce qui

permet d'identifier ce bloc à un piédroit d'édifice khmer. Celui-ci aurait longtemps servi de marche d'accès au terrain d'une église catholique, face au Mékong. Aucune autre pièce d'architecture ancienne ne semble avoir été retrouvée dans les environs, mais on peut voir à Ban Xieng Vang Neua, à quelques centaines de mètres en amont, la partie inférieure d'une image de Buddha en pierre (base et jambes repliées) qui mesure quand même une cinquantaine de cm de hauteur et qui pourrait être de facture khmère. À deux kilomètres au sud-est se trouve par ailleurs Ban Xieng Vang Thong dont la photographie satellitaire révèle des formes d'aménagement tout à fait particulières, avec la présence de larges et longues levées de terre rectilignes, qui pourraient attester une implantation et une organisation élaborée très anciennes[69]. Le piédroit, qui paraît être d'époque angkorienne, est donc devenu un matériau de réemploi pour la gravure d'un texte au moment où les Lao commencèrent à dominer cette région, quelques siècles plus tard. L'apparence de cette inscription tranche cependant nettement avec la qualité de facture de son support : avec ses neuf lignes assez grossièrement gravées, elle ne remplit qu'un tiers environ de la surface qui était utilisable. La partie supérieure est constituée en son centre d'un disque horoscopique, entouré de part et d'autre de plusieurs chiffres : sur trois lignes pour le côté gauche et sur deux lignes pour le côté droit. Un même motif symbolique en forme de « papillon » est utilisé pour marquer la séparation entre les différents chiffres des 1ère et 2e lignes du côté gauche. Il apparaît vite que dans celui-ci le premier chiffre de l'inscription, 849, est celui de l'année en petite ère – et que le second qui le suit, 9260, est celui du « *masaken* ». À la ligne suivante, 685 est le chiffre de l'« *avoman* ». Sur la troisième ligne, 273469 est alors le chiffre de l'« *horakhun* ». De l'autre côté, 20294(1) est le chiffre du « *Kammacabala* ». Quant au chiffre 459 qu'indique la dernière ligne, c'est une valeur qui pour l'instant reste indéfinie. L'ensemble de ces données, à commencer par les références de l'« *horakhun* », du « *masaken* » et de l'« *avoman* », parfaitement cohérentes entre elles, tendent à indiquer la date précise du 8 décembre 1386, mais il faudrait alors que le chiffre de l'année soit 748 et non 749. Les quelques chiffres qui sont déchiffrables dans le disque horoscopique et qui indiquent la position des planètes ne sont toutefois pas compatibles avec cette date et semblent révéler une maîtrise insuffisante des données astronomiques, plutôt que l'indication d'une autre date. Si l'intention du lapicide était bien d'indiquer une période située entre 1386 et 1387 pour la rédaction, celle-ci pose alors un réel problème historique, car l'inscription serait antérieure aux

[69] LORRILLARD, M., « Par-delà Vat Phu : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (I) », *BEFEO*, vol. 97-98 (2010-2011), 2013, pp. 205-270, en particulier, pp. 248-249.

plus anciennes inscriptions du Lān Nā – alors qu'elle utilise les méthodes de calcul qui en sont originaires (héritées de Birmanie) – et ne trouverait une correspondance chronologique que dans les premières inscriptions de Sukhothai. De différents points de vue, à commencer par la question paléographique, cela apparaît tout à fait impossible, et il faut donc en conclure que le graveur a voulu « antidater » son texte. Faut-il y voir un rapport avec l'origine du support même de l'inscription, dont le lapicide ne pouvait ignorer l'ancienneté ? Le texte offre à ce sujet un indice important, puisque la première phrase, d'une façon très inhabituelle, fait référence directement à une « donation faite autrefois par les Thao Phaya » (ທ້າວພະຍາຫາກໃຫ້ແຕ່ກ່ອນ …). Suivent la mention de limites attribuées à un domaine afin que la religion se prolonge pendant cinq milles ans (mais le nom du temple ne semble pas être mentionné) et l'imprécation coutumière qui promet une destinée funeste à quiconque viendrait à contrevenir aux dispositions prévues. L'aspect le plus intéressant de cette inscription est donc moins les données factuelles qu'elle présente que l'esprit qui a guidé sa rédaction, car il est manifeste que son auteur s'est situé dans une perspective rétrospective. Par sa graphie, autant que par les procédés rhétoriques qu'elle emploie, cette inscription n'est en tout cas pas antérieure au milieu du XVI^{e} siècle.

Il est intéressant de remarquer que l'inscription de Ban Xieng Vang contient un certain nombre de points communs avec celle du That Sikhot, à commencer par l'inadéquation entre le support employé, d'excellente facture, et le peu de soins apporté à la rédaction du texte – mais aussi la connaissance des formules de calcul relativement complexes basées sur des textes d'origine indienne. Ce dernier point pourrait d'ailleurs être fondamental pour la datation réelle des deux inscriptions. Un examen de l'ensemble des stèles du Lān Xāng actuellement connues, originaires aussi bien de la rive gauche que de la rive droite du Mékong, montre que le nombre de documents utilisant au moins un élément du système calendaire d'origine indienne s'élève seulement à neuf, dont six datés de 1554 à 1573, c'est-à-dire essentiellement durant la période cruciale du règne de Setthathirat, où nombre d'influences arrivent du Lān Nā. Le septième exemple, daté de 1623, n'indique que la mention du « *horakhun* ». Les deux autres inscriptions, très proches par leur contenu et de date beaucoup plus tardive, apportent des données encore plus significatives.



Ill. n° 10. Piédroit inscrit de Ban Xieng Vang

Il s'agit des grandes stèles inscrites du Vat Ho Phra Kaeo de 1813[70] et du Vat Sisaket de 1824[71]. Toutes deux fournissent en effet un élément qu'aucune autre stèle à part celle du That Sikhot ne contient : la mention du « tithi ». Par ailleurs, les stèles du Vat Sisaket, du That Sikhot et de Ban Xieng Vang sont les seules sur la rive gauche du Mékong qui précisent les données jusqu'à mentionner l'« avoman »[72]. Une autre caractéristique apparemment relative à la date tend à rapprocher la stèle du That Sikhot de celle du Vat Sisaket : cette dernière contient deux formules liées à un chiffre – « *maṅgala rūp 44* » et « *maṅgala som 44* »[73] – mais qui pourraient également se retrouver dans la première, puisque les termes « som » et « rūp » semblent s'y retrouver, dans un ordre différent, et associés semble-t-il aux chiffres 58 et 59. Se pourrait-il alors que les deux stèles retrouvées près de Thakhek aient été en fait rédigées

[70] POONOTHOKE, D., *op. cit*, pp. 381-392.
[71] GAGNEUX (*op. cit.*), pp. 332-349.
[72] La connaissance de l'« *avoman* » est le préalable nécessaire à celle du « *masaken* » (elle intervient dans son calcul), mais sa mention est rarement indiquée.
[73] Les termes « *rūp* » et « *som* » ont tous les deux le même sens de forme, image, apparence, aspect. Avec l'ajout du terme « *maṅgala* », ces composés désignent donc une image auspicieuse, qui peut s'appliquer à la fois au disque horoscopique et aux données qu'il contient. Les chiffres restent pour l'instant inexpliqués.

au début du XIX[e] siècle, c'est-à-dire au moment où Chao Anou renforçait son pouvoir à la fois à Vientiane et dans le sud – en particulier à Lakhon où il trouvait dans son gouverneur un fidèle allié pour la guerre qu'il allait mener contre le Siam ? D'autres arguments pourraient être employés pour soutenir cette thèse[74]. Mais il convient de rappeler aussi qu'en dehors de l'aspect paléographique (pour lequel toute conclusion est difficile), l'année 1494 mentionnée dans la stèle du That Sikhot n'apparaît pour l'instant en rien anachronique si on compare ses données les plus lisibles à celles qui existaient dès la fin du XV[e] siècle au Lān Nā[75]. Étant donné la proximité du That Phanom, monument révéré dès une haute époque, ainsi que l'importance historique de cette région très vite mise en évidence par les chroniques, l'ancienneté de cette stèle ne peut alors être remise en question d'une façon absolument définitive.

V. LES TRADITIONS HISTORIOGRAPHIQUES RÉGIONALES

Les traditions historiographiques rédigées au Laos antérieurement au XVIII[e] siècle, dont seules témoignent encore quelques annales royales de Luang Prabang et de Xieng Khuang[76], c'est-à-dire dans des régions relativement éloignées de Lakhon / Muang Kao, ont heureusement conservé une mémoire vivace de l'importance politique et stratégique ancienne du centre-Laos[77] – alors que les chroniques de cette même région ne sont plus représentées que par l'*Urangkhathat*, une tradition hagiographique relative au That Phanom et

[74] Il y a par exemple le fait frappant que la stèle lao n° 2 du Vat Pa Yai d'Ubon Ratchathani (POONOTHOKE, D., *op. cit*, pp. 372-376), datée de 1806, est ornée dans sa partie supérieure, tout comme la stèle du That Sikhot, de deux corps symétriques de *nāga*, mais ceux-là se font alors face au lieu de regarder vers l'extérieur. Une autre grande stèle un peu plus tardive d'Ubon Ratchani, celle du Vat Tai Theung datée de 1830 (*ibid*., pp. 399-404), offre un schéma d'ensemble encore plus révélateur, puisqu'elle montre dans sa partie postérieure les corps de deux *nāga* tournés vers l'extérieur, dont les queues sont reliées au centre par un motif très proche de celui de la stèle du That Sikhottabong.

[75] Pour les données issues des méthodes de calcul astronomiques d'origine indienne, on commence à trouver des informations précises – incluant en plus du « *horakhun* » et du « *masaken* » les mentions de l'« *avoman* », du « *tithi* », etc. – dès les années 1470 dans les inscriptions du Lān Nā. Les années 1490 apparaissent à ce sujet très riches, v. EADE, J.-C., *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, The Toyo Bunko, 1996.

[76] La tradition du *Nithan Khun Borom* et celle des textes regroupés sous le nom de *Phongsavadan*. On peut toutefois y ajouter les versions du texte très « sec » et fragmentaire que constitue le *Chot May Het Yo Vieng Chan*, ou *Chronique courte de Vientiane*.

[77] Pour les références annalistiques à cette région, *cf*. LORRILLARD, M., *Les chroniques royales du Laos – Essai d'une chronologie des règnes des souverains lao (1307-1887)*, thèse de doctorat, EPHE, Paris, 1995, 476 p.

à quelques autres lieux saints[78]. De la même façon que cette dernière fait référence, transplantée dans la légende, à un « royaume » local appelé Sikhottabong, nom dont une inscription du That Phanom datée de 1614 pourrait prouver l'ancienneté, les annales manuscrites septentrionales placent dans les marges méridionales du royaume lao le très important Muang Kabong – dont le nom ne semble être qu'une variante de Sikhottabong[79].

Ce Muang Kabong fait partie, avec Luang Prabang, Xieng Khuang et Vientiane, des aires politiques régionales dont le souvenir est le mieux ancré dans l'historiographie lao la plus ancienne[80]. Il apparaît comme la porte d'entrée méridionale dans le royaume du Lān Xāng véritablement contrôlé – en deçà duquel se trouvait, jusqu'au monde proprement khmer, une vaste région correspondant au plateau de Korat et à sa prolongation physique sur la rive gauche du Mékong (provinces actuelles de Savannakhet, Saravane, Champassak, Attopeu). Celle-ci était manifestement peu structurée d'un point de vue politique, en tout cas depuis la chute de la royauté angkorienne, mais son appartenance au monde austro-asiatique devait être encore très marquée, tant sur le plan du peuplement que de la culture. Selon la tradition la plus répandue, c'est cet espace que Fa Ngum, venant du Cambodge dans le second quart du XIV^{e} siècle, aurait d'abord été obligé de gagner par les armes afin de

[78] Nous utilisons ici principalement une édition thaïe de la version la plus ancienne actuellement retrouvée, datant de 1805 : RAWARIN, Narongsak, *Urangkhathatu Cho. So. 1167*, Sathaban Wichai Silapa Lae Watthanatham Isan, Mahawithayalai Mahasarakham [Institut de recherche sur l'art et la culture issane, Université de Mahasarakham], 2018, 300 p. On se réfèrera également à l'édition lao d'une compilation (produite à l'occasion des funérailles de Phra Luk Kaeo Khunmanivong) qui reste assez proche du texte ancien, *Nangseu Nithan Urangkhathat*, Nongkhai, 1969. On retrouvera des références à certains passages de différentes versions de la chronique dans ARCHAIMBAULT, C., *Contribution […], op. cit*. Dans *The Thāt Phanom Chronicle – A Shrine History and its Interpretation*, Data Paper, Number 104, Department of Asian Studies, Cornell University, 1976 (84 p.), James B. PRUESS traduit une compilation en thaï de 1947/1969 qui s'éloigne sensiblement du texte original.

[79] Une chronique ancienne de Xieng Khuang dont le manuscrit a été retrouvé récemment (Vat Saen de Luang Prabang) et qui paraît être le prototype de la tradition réécrite tardivement des *Phongsavadan Luang Prabang* montre clairement que les deux orthographes « Krabong » et « Tikhotabong » sont utilisées dans un même passage pour le même endroit.

[80] Les termes lao « kabong » et « tabong » (empruntés au khmer) signifient tous les deux « bâton ». C'est l'arme rendue magique qu'utilise le Phaya Sikhottabong dans des traditions orales ou écrites tardives qui mettent en scène une rivalité aux conséquences tragiques entre les royaumes de Vientiane et de Sikhottabong. Si ces récits ont un lien avec l'*Urangkhathat*, ils apparaissent également comme les échos d'autres traditions légendaires développées dans le nord de la Thaïlande et le Cambodge (*cf.* ARCHAIMBAULT, C., *op. cit.*). L'utilisation du nom Kabong dans les traditions historiographiques du nord-Laos doit cependant avoir une autre origine, encore mal identifiable, mais qui pourrait être en rapport avec le passé khmer, archéologiquement attesté, du centre-Laos (*cf. infra*).

commencer à unifier le royaume lao. Rien ne prouve cependant qu'il soit parti d'aussi loin – et il est d'ailleurs temps de ranger parmi les mythes la croyance toujours vivace selon laquelle le jeune prince lao aurait été adopté par le souverain khmer qui lui aurait offert, en plus de sa fille et du privilège d'introduire le bouddhisme au Laos, la disposition d'une armée. Si Fa Ngum – dont l'autorité sur les rives du Mékong est historiquement attestée – eut à conquérir la vieille cité de Luang Prabang pour y établir le centre de son pouvoir, il est toutefois pertinent de croire que la maîtrise préalable des territoires situés plus en aval en ait été une condition importante, voire indispensable. Il aurait pu en effet trouver dans le centre-Laos, physiquement très ouvert, des moyens de mettre en œuvre une politique que le cloisonnement géographique des régions septentrionales ne favorisait guère. À partir de la « geste » de Fa Ngum, le Muang Kabong est en tout cas régulièrement cité dans les annales de Luang Prabang et de Xieng Khuang à la fois comme la marche frontalière dans le sud et comme l'un des grands apanages accordés à l'un des fils du souverain. Le nom Kabong n'apparaît cependant plus dans les chroniques à partir de la première moitié du XVI[e] siècle, c'est-à-dire au moment où Vientiane devient la cité royale. Le seigneur qui gouverne le sud, et qui ne semble plus avoir un lien de parenté aussi étroit avec le roi, est alors appelé « Phaya Nakhon », un nom qui met en évidence le rôle de la « ville », dont la signification prend sans doute ici une signification supérieure[81]. Les chroniques lao nous renseignent mal sur ce qui se passe au Lān Xāng à partir du milieu du XVI[e] siècle[82]. Il apparaît tout de même à peu près certain que Setthathirat, après avoir quitté successivement Chiang Saen et Luang Prabang à la fin des années 1550, puis avoir fui Vientiane pour échapper au danger birman qui continuait à progresser, aurait cherché encore plus en aval, au tout début des années 1570, une région moins exposée. Peut-être serait-il alors allé trop loin, jusqu'à se heurter au pouvoir khmer ? C'est ce que les annales cambodgiennes semblent en tout cas confirmer[83].

C'est probablement durant les dernières décennies du grand royaume du Lān Xāng ou au début de sa fragmentation politique et territoriale – c'est-à-dire à

[81] Nous avons vu que ce nom est confirmé par les inscriptions sur Buddha de Tham Pa Fa au moins pour le XVII[e] siècle.

[82] Avec le changement de la capitale autour de 1560, la tradition historiographique lao s'est également déplacée de Luang Prabang à Vientiane. Or, les archives de cette ville ont disparu, ce qui rend très difficile l'appréciation du contexte historique jusqu'au début du XVIII[e] siècle, époque où de nouvelles sources commencent à apparaître. *Cf.* LORRILLARD, M., « Quelques données relatives à l'historiographie lao », *BEFEO*, vol. 86, 1999, pp. 219-232.

[83] KHIN, SOK, *Chroniques royales du Cambodge ** (de 1417 à 1595)*, Paris, EFEO, Collection de textes et documents sur l'Indochine, 1988, pp. 163-170, 175-177, 318-327.

la fin du XVII[e] ou dans la première moitié du XVIII[e] siècle – que des traditions historiographiques bouddhiques locales, modelées sur celles plus anciennes du Lān Nā, se développèrent en divers endroits de la vallée moyenne du Mékong qui étaient particulièrement marqués sur le plan archéologique. Elles s'attachèrent alors à des sites anciens dont elles réinventèrent l'histoire, en resituant leur origine dans la trame d'un exposé mythique de la diffusion de la religion, où le Buddha lui-même serait intervenu. C'est le cas en particulier du carrefour important que constitue l'embouchure de la Sé Bang Fai, en face de laquelle se dresse un monument dont la tradition va faire un important reliquaire, le That Phanom. En transposant dans la légende un passé alors pratiquement oublié par la conscience collective, l'*Urangkhathat*, puis les récits qui en dérivèrent, brouillèrent alors considérablement l'approche historique de la région[84]. Dans l'état actuel de la recherche philologique, on pourra retenir la mention qui est faite dans la chronique des rois Phothisarat et Setthathirat, mais cela ne suffit pas à conclure que le noyau de la légende a été fixé à ce moment-là (milieu du XVI[e] siècle), ni sous le règne de Suriyavongsa (milieu du XVII[e] siècle) dont le nom semble avoir été retenu dans un contexte très flou. Plus significatives sont sans doute les références, fréquentes dans le texte, à des changements d'implantations successifs sur les deux rives du Mékong. Celles-ci pourraient en effet témoigner d'une réalité historique complexe, et il conviendra alors d'accorder un certain crédit à des noms qui ont pu être usités à une certaine époque pour désigner un ou plusieurs sites anciens. Ainsi Marukkhanakhon, dont nous avons déjà souligné que des fragments de colophons de manuscrits retrouvés dans la grotte Tham Pa Fa pouvaient attester l'historicité.

VI. Un substrat culturel complexe

Les découvertes archéologiques récentes tendent de plus en plus à éclairer un processus historique qui est mal ou même non perçu au Laos, à savoir les variations de l'habitat et de l'occupation du territoire sur le temps long. D'une façon naturelle et logique, deux grandes tendances s'opposent : une première se caractérisant par des ruptures, dont la province de Champassak offre par exemple des cas nombreux et très nets (l'abandon de la ville préangkorienne de Vat Phu est peut-être le plus remarquable) ; et une seconde révélant au contraire une forme de continuité et de permanence, même si des « accidents »

[84] La confusion est d'autant plus grande que les traditions hagiographiques, majoritairement diffusées par la copie de manuscrits, ont elles-mêmes fini par constituer un corpus de sources écrites anciennes qui, par leur qualification de *tamnan* sont difficilement distinguables des véritables annales.

divers altèrent ou modifient considérablement la dynamique à certains moments. La connaissance et même la simple conscience de ces phénomènes permettent d'affiner notre point de vue sur une partie des conditions qui ont entouré l'éclosion et le développement du royaume du Lān Xāng – et se révèlent alors essentielles pour l'interprétation de nombre de faits, jusqu'ici incompris ou sujets à des confusions. D'une façon générale, si l'importance de tous les grands centres de l'histoire lao s'explique en grande partie par une continuité d'occupation depuis une époque très ancienne, il est toutefois manifeste que ceux qui se sont développés dans les grandes plaines en aval de Luang Prabang ont bénéficié d'avantages bien supérieurs, car la culture des nouveaux arrivants, à partir du premier tiers du second millénaire, y trouvait un terreau que des cultures historiques plus anciennes avait déjà grandement fertilisé. La région de Vientiane en est un exemple saisissant[85], mais l'espace qui s'étend entre l'embouchure de la Nam Hin Boun et celle de Sé Bang Nouan apparaît encore plus remarquable[86]. Les vestiges d'occupation khmère et mône y sont en effet nombreux, et si la preuve d'une transmission directe d'éléments significatifs de ces civilisations endogènes aux migrants de la grande famille t'ai qui vinrent progressivement s'établir dans cette région ne peut être pour l'instant établie[87], il reste que ces derniers avaient une conscience nette de cette présence ancienne. Celle-ci dut être mal comprise, mais elle fut sans doute hautement estimée, car jugée supérieure sur bien des plans. La présence de monuments encore parfaitement visibles, tels que le temple angkorien de Huan Hin et les deux tours préangkoriennes de That Phon et de That In Hang, pour se limiter à la seule province de Savannakhet, devait en effet susciter l'admiration et plus encore stimuler l'imagination. Il n'est pas étonnant que cette dernière se soit cristallisée autour de la structure originelle sans doute très ancienne du That Phanom (autre exemple de tour préangkorienne ?), qui fut alors rapidement réappropriée. Influencée par des modèles venus du nord, la tradition hagiographique et légendaire trouva ainsi largement à se développer sur ce substrat, aux dépens même d'une tradition véritablement historiographique dont rien ne prouve qu'elle ait existé dans cette région. Le rapport de celle-ci avec la cité de Vientiane est bien abordé dans certains récits, ainsi la fameuse tradition qui opère le lien entre le Phraya Sikhottabong et Burichan (= Chan/tha/buri), souverain de Vientiane, mais il

[85] LORRILLARD, M., « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100 (2014), 2016, pp. 38-107.

[86] *IDEM*, « Par-delà Vat Phu […] », *loc. cit*.

[87] Au contraire de ce qui s'est passé par exemple à Sukhothai, où la « rencontre » entre les Khmers et les Thaïs peut être attestée par différents témoignages.

révèle un ressenti complexe, où se mêle finalement à la fierté régionale un certain sentiment d'infériorité. La tradition légendaire n'a d'ailleurs pas fini de se développer. Bien plus que de motiver un développement de la recherche historique, la découverte fortuite de nouveaux vestiges archéologiques, telles en 2008 les magnifiques pièces du « Trésor » de Nong Hua Thong, inhumées à proximité de l'embouchure de la Sé Bang Fai, apparaît comme le ferment d'un redéveloppement de la tradition orale, que les nouveaux médias contribuent alors largement à diffuser[88].

Dans le cas du *muang kao* de Lakhon, si nous ne sommes pas tout à fait sûrs de la présence d'une occupation très ancienne, force est en tout cas de reconnaître que nombre de vestiges d'époque khmère, voire mône, ont marqué le territoire alentour. Ainsi les supports des inscriptions de Ban Xieng Vang et du That Sikhottabong. Le premier est un piédroit de *prasat* et le second est à l'évidence une stèle de facture khmère, tous deux réemployés à une époque plus tardive. Face au grand *stūpa* du Muang Kao, de part et d'autre de la stèle, ont par ailleurs été posés sur une base en ciment deux antéfixes en forme de *nāga* liés eux-aussi à un monument angkorien. D'autres objets montrent encore une origine plus ancienne que la période lao[89].

Conclusion

L'oubli dans lequel est aujourd'hui plongée la vieille cité de Lakhon – dont il ne reste qu'un ensemble de sites en ruines connu localement sous le nom de « Muang Kao » – est inversement proportionnel à la considération dont celle-ci pouvait jouir durant la période du grand Lān Xāng, notamment sous le règne de Suriyavongsa au XVII^{e} siècle. Elle apparaissait alors comme la seconde grande « place » du royaume après Vientiane, jusqu'à être qualifiée elle-même de « ville royale » (*rājādhānī*), reléguant ainsi dans les marges éloignées du territoire la vieille capitale de Luang Prabang.

La seconde moitié du XVI^{e} siècle semble avoir été une période tout à fait cruciale dans le développement et la reconnaissance du pouvoir lao sur le plan régional. Si le déplacement de la capitale à Vientiane, rendu totalement effectif autour de 1560, n'empêcha pas les Birmans de contrôler dans un premier temps (deux ou trois décennies) la destinée du Lān Xāng, il marqua tout de même un bouleversement géopolitique total dont les effets ne devaient pas

[88] Sur la façon dont cette découverte s'inscrit dans un contexte archéologique plus large, *cf.* Lorrillard, M., « Par-delà Vat Phu […] », *loc. cit*., en particulier pp. 241-248. Il est possible que le site de Nong Hua Thong fasse partie des villes mentionnées par l'*Urangkhathat*.

[89] *Ibid,* pp. 248-251.

tarder à apparaître. Aux influences qui furent longtemps principalement septentrionales – d'abord chinoises puis issues du royaume du Lān Nā (la prise de Chiang Mai par les Birmans en 1558 eut des conséquences dont on ne mesure pas encore toute la portée) – succéda une véritable ouverture vers le sud, dont le traité de bonne entente de Setthathirat avec le souverain d'Ayuthya (1563) constitua le jalon le plus visible. Disposant elle-même d'une large plaine nourricière dans son arrière-pays immédiat, la royauté lao, dès qu'elle fut installée à Vientiane, trouva sur la rive opposée le grand bassin de Sakorn Nakhon, et derrière lui l'espace encore plus vaste du plateau de Korat, qui lui offrirent alors des perspectives totalement nouvelles, en particulier sur le plan économique. Il semble toutefois que les Lao, peuple d'excellents bateliers, eurent longtemps le souci de ne pas trop s'éloigner du grand fleuve, intimement lié à leur identité. Mais sur les rives de celui-ci aboutissaient des axes de communication probablement millénaires, comme dans les *muang* tout proches de Vieng Khuk et de Pak Huay Luang (Phon Phixay), dans l'actuelle province de Nongkhay. De ces postes, via des routes transversales traversant de grands sites anciennement occupés tels que Nong Han Noï (province d'Udon Thani) et Nong Han Luang (province de Sakhon Nakhon), ou via la voie plus courbe et plus longue du Mékong (mais qui semble tout de même avoir été plus en faveur, surtout pour la descente), il était alors aisé d'opérer le lien avec les premières plaines de la rive gauche du centre-Laos, entre les cours de la Nam Hin Boun et de la Sé Bang Fai. Celles-ci offraient à leur tour des possibilités de contacts privilégiés avec les marchés liés aux espaces maritimes du Vietnam à l'est et du Cambodge au sud. Cette position stratégique sur le plan commercial, pour peu que la région ait connu la paix et la stabilité, a été parfaitement reconnue par le Hollandais Gerrit van Wuysthoff lorsqu'il séjourna à Lakhon en octobre 1641. Son journal témoigne largement de la prospérité de la ville à cette époque, et offre par ailleurs de précieuses informations sur les conditions politico-religieuses dominantes, permettant une perception plus fine des dynamiques sociales de développement.

Mais ce sont les vestiges archéologiques, encore présents sur le site ou retrouvés dans sa proximité immédiate, qui attestent le mieux encore de l'importance de la ville durant la période du grand Lān Xāng et des premières décennies qui suivirent la division du royaume. Par leur nombre, leur taille, leur richesse de matériau et leur diversité, ils offrent encore un potentiel extraordinaire pour la recherche. À l'heure où l'urbanisation commence à se développer dans les faubourgs de Thakhek et à bouleverser la configuration de son territoire, il est toutefois essentiel de s'appliquer à étudier et à préserver ce qui est encore visible, tant que cela est possible, mais également et surtout de continuer les enquêtes pour redécouvrir le *muang kao* et ce qu'il recèle

encore. Le relevé précis de l'ensemble des structures anciennes, dont la quantité et les caractéristiques ne semblent pas être inférieures à celles qui étaient encore visibles à Vientiane, Xieng Khuang et Luang Prabang il y a plus d'un siècle, reste à faire. Il est en particulier à espérer que des techniques nouvelles et spécifiques, telle celle du Lidar, permettront dans un avenir proche de se faire une idée beaucoup plus précise de l'aménagement ancien de l'espace. En attendant, les prospections méthodiques et systématiques, ainsi que les fouilles menées avec la plus grande rigueur, pourraient encore conduire à la mise au jour de nombreux éléments susceptibles d'améliorer sensiblement notre connaissance du site, tant dans ses limites larges que dans certains périmètres plus spécifiques. À côté des monuments et du matériel cultuel, il est possible que de nouvelles inscriptions, gravées sur la pierre ou sur le métal, nous permettent également d'affiner notre compréhension du contexte historique. Le développement de la recherche en céramologie, qui trouve dans le centre-Laos une grande richesse de matériaux, contribuera lui aussi à renouveler grandement notre perception des courants d'échanges régionaux, qui paraissent d'ores et déjà s'être établis sur une très grande échelle. Il est fort probable par ailleurs que de nouvelles découvertes fortuites dans les très nombreuses grottes des massifs karstiques qui entourent Thakhek pourront, comme à Tham Pa Fa, mettre de nouvelles sources écrites à notre disposition, notamment des collections anciennes de manuscrits. Dans ce domaine, nous savons déjà que certains documents écrits, conservés au Vietnam, restent inexploités alors qu'ils sont accessibles aux chercheurs.

Nous avons vu également que les traditions historiographiques et hagiographiques lao semblent bien désigner la ville de Lakhon lorsqu'elles mentionnent un important *muang* sur les marges méridionales qu'elles appellent respectivement Kabong et Marukkhanakhon – mais aussi que ce *muang* pourrait bien se confondre avec une entité territoriale plus large que la légende, dans l'interprétation qu'elle donne de l'origine de certains sites, a retenu sous le nom de Sikhottabong. Dans les deux cas, l'importance qui est donnée à la région paraît être en lien avec un fort substrat culturel, antérieur à la mémoire que les Lao ont gardée de leur propre histoire. Le phénomène s'explique aisément, puisque l'avancée des recherches permet aujourd'hui d'identifier dans le centre-Laos de très nombreux vestiges liés aux cultures pré-angkorienne (VI^{e}-VIII^{e} siècles), mône (VII^{e}-XI^{e} siècles ?) et angkorienne (IX^{e}-XIII^{e} siècles). Sur ce passé régional pré-lao, qui n'est pas tout à fait avéré pour le site de Lakhon, il est intéressant de constater qu'aujourd'hui encore la mémoire collective, jusque dans sa dimension nationale, continue à interpréter les découvertes archéologiques au travers du filtre du mythe, face auquel les travaux des historiens font alors encore pâle figure.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

1. Sources européennes

Archives de l'EFEO : dossier R.61 – Thakhek – travaux de M. Grossin.

AYMONIER, Etienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Ernest Leroux, 1895, tome 1er, 244 p.

BATTEUR, Charles, « Chronique », *BEFEO*, t. XXIII, 1923, pp. 545-546.

DELAPORTE, LOUIS, « Voyage d'exploration en Indo-Chine, chapitre V », *Le Tour du Monde*, 1871, second semestre, pp. 353-378.

GARNIER, FRANCIS, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, Hachette et Cie, 1885, 662 p.

GOSSELIN, Capitaine, *Le Laos et le protectorat français*, Paris, Perrin et Cie, 1900, 345 p.

GROSSIN, Pierre, *Notes sur l'histoire de la province de Cammon (Laos)*, Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1933, 77 p.

HARMAND, Jules, « Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine », deuxième partie, *Le Tour du monde*, 1880, premier semestre, pp. 241-304.

LEJOSNE, Jean-Claude, *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, Metz, Centre de documentation et d'information sur le Laos, 1993 (seconde édition), 234 p.

Mission Pavie Indo-Chine 1897-1895 — Géographie et voyages IV — Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indo-Chine, 1902, Paris, Ernest Leroux éditeur, 297 p.

2. Sources asiatiques

CHANTHRASAKHA, Surachit, « Muang Nakhon Phanom », *Saranukrom Watthanatham Thai Phak Issan, Lem 6*, pp. 1954-1976 (en thaï).

EADE, J.-C., *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, Tokyo, The Toyo Bunko, 1996, 265 p.

GAGNEUX, Pierre-Marie, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane, XVe-XIXe siècles*, Paris, Thèse de doctorat de l'EPHE, 1975, 521 p.

KHIN, SOK, *Chroniques royales du Cambodge ** (de 1417 à 1595)*, Paris, EFEO, Collection de textes et documents sur l'Indochine, 1988, 471 p.

Nangseu Nithan Urangkhathat [*Histoire de l'Urangkhathat*], Nongkhai, 1969, 108 p. (en lao).

NGAOSRIVATHANA, Mayouri et Pheuiphanh, *Vietnamese source materials concerning the 1827 conflict between the Court of Siam and the Lao Principalities*, Tokyo, The Toyo Bunko, 2001, 2 vol., 266 + 207 p.

POONOTHOKE, Dhawaj, *Silacareuk Isan [Les inscriptions du nord-est de la Thaïlande]*, Bangkok, 1987, 453 p (en thaï).

PRUESS, James B., *The Thāt Phanom Chronicle – A Shrine History and its Interpretation*, Data Paper, Number 104, Department of Asian Studies, Cornell University, 1976, 84 p.

RAWARIN, Narongsak, *Urangkhathatu Cho. So. 1167, [Urangkhathat, 1167 de l'ère culla]*, Sathaban Wichai Silapa Lae Watthanatham Isan, Mahawithayalai Mahasarakham [Institut de recherche sur l'art et la culture issane, Université de Mahasarakham], 2018, 300 p. (en thaï).

TRAN VAN Quy & Houmphan RATANAVONG, eds., *Historic Relationship between Laos and Viet Nam through the Quy Hop Documents – XVII-XIX Centuries*, Vientiane, Institute for Lao Cultural Research & Institute of Southeast Asian Studies, 2000, 334 p. (en lao).

II. CRITIQUE

ARCHAIMBAULT, Charles, *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lau*, Paris, EFEO, PEFEO vol. CXIX, 1980, 441 p.

BREAZEALE, Kennon, *The Integration of the Lao States into the Thai Kingdom*, PhD thesis, Oxford University, 1975, 335 p.

EADE, John Christopher, *The Calendrical Systems of Mainland South-East Asia*, Leiden, New York & Cologne, E. J. Brill, 1995, 182 p.

FARAUT, Félix Gaspard, *Astronomie cambodgienne*, Phnom-Penh, Société des Études Indochinoises, 1910, 283 p.

HAWIXBROCK, Christine, « L'art du métal au Laos », *BEFEO*, vol. 87-1, 2000, pp. 109-124.

LORRILLARD, Michel, *Les chroniques royales du Laos – Essai d'une chronologie des règnes des souverains lao (1307-1887)*, doctorat, Paris, EPHE,1995, 476 p.

—, « Quelques données relatives à l'historiographie lao », *BEFEO*, vol. 86, 1999, pp. 219-232.

—, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, vol. 90-91, 2003, pp. 289-348.

—, « Par-delà Vat Phu : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (I) », *BEFEO*, vol. 97-98 (2010-2011), 2013, pp. 205-270.

—, « Sceaux et autres symboles de l'autorité dans l'espace lao ancien », *Péninsule* n° 71, 2015 (2), pp. 7-34.
—, « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100 (2014), 2016, pp. 38-107.
—, « Les inscriptions sur stèle du Lān Nā et du Lān Xāng (XV^e^ – XVII^e^ siècles) – Pour une approche nouvelle des royaumes t'ai septentrionaux », *Péninsule*, n° 74, 2017 (1), pp. 5-30.
—, « Le royaume du Lān Nā de la fin du XIII^e^ à la première moitié du XV^e^ siècle – Pour une reconsidération des sources historiques t'ai septentrionales », *Péninsule*, n° 75, 2017 (2), pp. 131-192.
—, « Research on the inscriptions in Laos: current situation and perspectives », [*in*] D. PERRET (ed.), *Writing for Eternity – A Survey of Epigraphy in Southeast Asia,* Paris, EFEO, Études thématiques 30, 2018, pp. 87-107.
PARMENTIER, Henri, *L'art du Laos*, (1 vol. Texte et 1 vol. Planches), PEFEO vol. 35, 1954 (réédition révisée par Madeleine Giteau en 1988), 404 p.
—, *L'art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient*, Paris, Vanoest, 1948, 255 p.
TRAN VAN Quy, « The Quy Hop Archive: Vietnamese-Lao relations reflected in border-post documents dating from 1619 to 1880 », [*in*] Mayouri NGAOSRIVATHANA & Kennon BREAZEALE, eds., *Breaking New Ground in Lao History*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2002, pp. 239-259.